

ANGÉLIQUE,

OU

L'ANNEAU NUPTIAL.

4893
POLSKA STACJA NAUKOWA
PARYŻ

ANGÉLIQUE

L'ANNEAU NUPCIAL

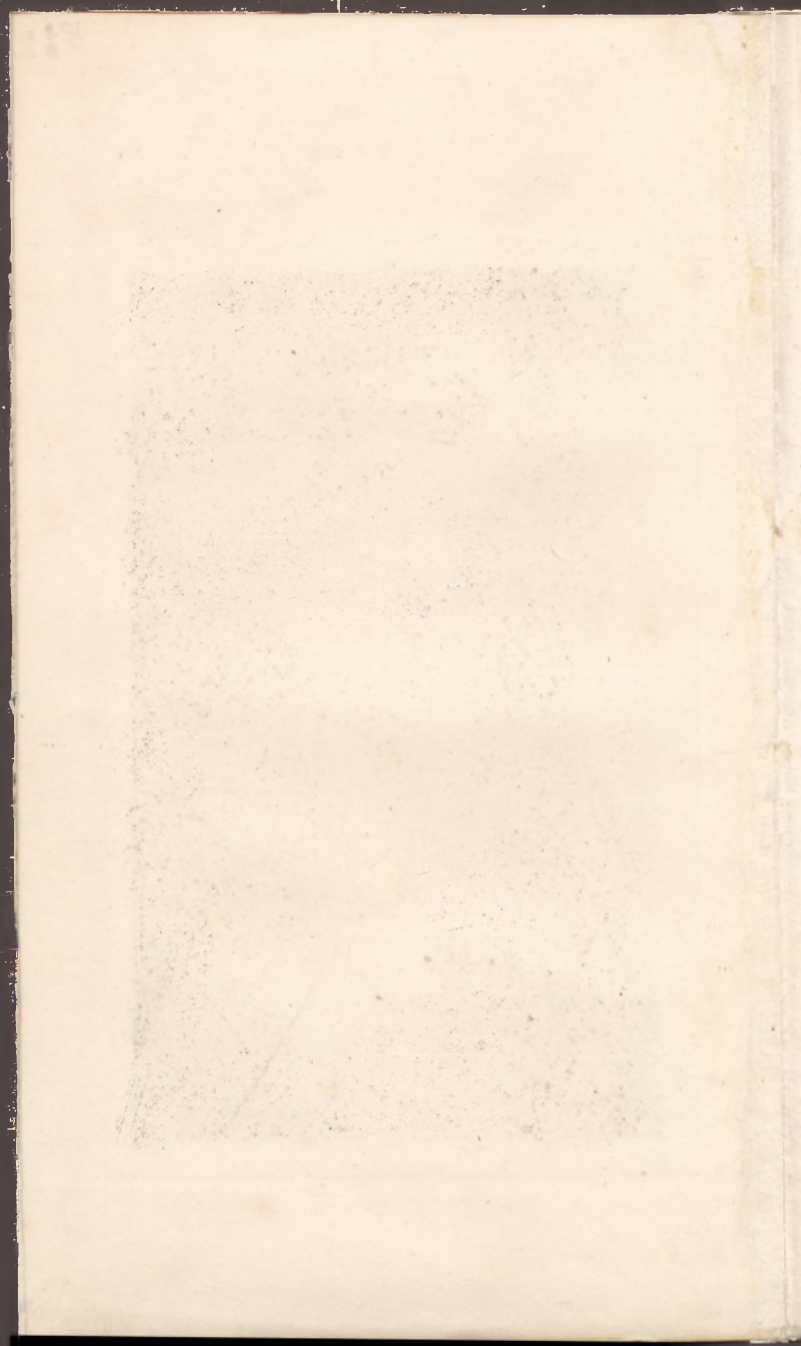
4893
POISKA STACJA NAJIKOWA
WARSAWA

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

J Arago del.



Lith. de Lemercier.



ANGÉLIQUE,

OU

L'ANNEAU NUPTIAL,

Nouvelle polonaise,

Episode de la dernière Révolution,

PUBLIÉE

Par Adolphe Comte de Hrosnowski,

OFFICIER SUPÉRIEUR POLONAIS.



A PARIS,

CHEZ CHARPENTIER, LIBRAIRE,

Palais-Royal.

M DCCC XXXIII.

POLSKA STACJA NAUKOWA
PARYZ

Kw. 247

ALPHABETIQUE

LEANNENAU NUPITAL

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

385789

A PARIS

CHEZ CHARPENTIER, LIBRAIRE

de la ville de Paris

de la ville de Paris

POJSKA STACJA NAUKOWA
PARYZ

515

D. 600/67

Librairie de Charpentier, Palais-Royal.

LE CONTEUR,

RECUEIL DE

CONTES DE TOUS LES TEMPS

ET DE TOUS LES PAYS,

Publié mensuellement par les soins de M. A. HUGO. Un beau volume in-42, papier fin.

Prospectus.

L'avortement des révolutions, la fatigue des émotions de la place publique, le désenchantement des rêves politiques, ramènent à des idées de paix et de recueillement. Après avoir vu ce que valent les hommes et les choses, chacun

*

385789



fait un retour sur ses opinions passées et reconnaît bientôt que le bien-être physique, la satisfaction intellectuelle gissent au sein des occupations domestiques, que le bonheur est caché dans la famille. Le dégoût de la politique fait renaître le goût de la littérature. On demande à l'esprit des amusemens et des consolations. Ce besoin de notre époque, généralement senti et promptement deviné, a déjà donné naissance à plusieurs ouvrages, destinés à récréer après le labeur de la journée, à occuper avec agrément les heures d'inaction qu'on a reconquises sur la vie des affaires. Quand le corps se délasse, la pensée aime à travailler, et, (Walter Scott l'a dit quelque part), « La plus grande jouissance que » puisse éprouver un être intelligent, c'est d'être » assis auprès d'un bon feu, seul ou avec de » gais amis, et de lire ou d'écouter lire une » œuvre d'imagination, amusante et attachante, » un bon roman par exemple. » Mais pour lire un roman, il faut un long loisir, et, dans notre vie, telle qu'elle est faite, esclave de nos besoins matériels, agitée par des intérêts, troublée



par des passions, nous n'avons que de courtes heures de repos. C'est pour offrir un emploi facile à ces brefs momens d'inoccupation, où la fatigue s'emparerait de l'esprit, si une lecture agréable ne venait le distraire, c'est pour présenter aux lecteurs un de ces ouvrages qu'on prend avec plaisir, qu'on lit avec amusement, mais qu'on peut néanmoins interrompre aussi fréquemment que l'exigent des devoirs impérieux ou de capricieuses volontés, que ce Recueil de Contes est publié.

Le conte est de tous les temps et de tous les pays. L'Arabe du désert écoute encore avec une avide impatience les récits merveilleux qui, pendant mille et une nuits, firent oublier au sultan des Indes sa mésaventure conjugale et son féroce serment ; le pirate malais, terreur des insulaires de l'archipel asiatique, s'accroupit chaque soir au pied du mât de son navire, pour entendre conter les histoires fabuleuses des marins, ses ancêtres ; le contrebandier andaloux, dans sa course pénible à travers les roches brûlantes de Ronda et sur les cimes

neigeuses de la *Sierra Nevada*, se repose de ses fatigues en écoutant les aventures de quelque chevalier bien brave, les amours de quelque dame mauresque bien brune et bien passionnée, les tours et les facéties de quelque bon montagnard bien rusé, dont les romances populaires, contes poétiques de l'ancienne Espagne, ont gardé le souvenir ; chez nous même, dans une de ces provinces, où la civilisation moderne n'a pas encore passé son triste niveau, le paysan breton ouvre sa porte au voyageur errant, et ne lui demande pour prix de sa cordiale hospitalité qu'un de ces contes nouveaux qui se disent à la ville. Et, dans des temps plus éloignés, ces jeunes citadins qui abandonnaient Florence et se retiraient dans un jardin solitaire, n'oubliaient-ils pas, en devisant d'historiettes et de contes que le génie de Boccace a recueillis, les ravages de la guerre civile et les horreurs de la peste ? Et en France, Marguerite de Navarre, portée dans sa litière, entourée de ses dames, ne charmait-elle pas les ennuis de ses voyages en écoutant et en composant des contes ?

Le conte est la littérature des jeunes sociétés et des nations vieilles. Il a pour lui la brièveté et la diversité. Il embrasse tout. Il revêt toutes les formes : épopée , histoire , roman , drame , tragédie , satire , comédie , morale , philosophie. Sous la forme de parabole , il se prête même aux enseignemens de la religion. C'est , en quelque sorte , un résumé de tous les genres , et c'est un genre qui ne vieillit point. On sait quelle importance a le roman dans les compositions de notre littérature moderne : eh bien ! le conte est au roman ce que le vaudeville est à l'ancienne comédie en cinq actes. C'est la contraction d'un fait , la condensation d'une idée.

Consacré principalement aux œuvres des auteurs distingués de nos jours , ce livre accueillera aussi les compositions de ces jeunes talens si pleins de verve et d'avenir , qui , pour briller , n'attendent qu'un champ ouvert à leur imagination. Aux célébrités déjà reconnues se joindront des noms nouveaux.

La politique sera exclue de nos pages , sans que nous prétendions pour cela enchaîner , par

un silence absolu, les sentimens philosophiques et patriotiques des auteurs qui nous honoreront de leur coopération. Nous respectons les opinions consciencieuses, l'individualité de l'homme, l'originalité du talent, et nous savons que la conviction politique en est une notable partie. D'ailleurs, tous nos contes étant signés, la responsabilité ou la gloire de chaque œuvre appartiendra à son auteur.

D'autres recueils de ce genre ont été déjà publiés, mais ce qui distingue celui-ci entre tous, ce qui en fait une chose nouvelle en librairie, c'est le bon marché auquel l'éditeur l'offre au public. Le besoin de distractions amusantes est assez répandu pour qu'on lui sache gré d'avoir pensé à mettre son livre à la portée du plus grand nombre des lecteurs.

CHARPENTIER.

Conditions de la Souscription.

Le CONTEUR paraîtra de mois en mois à partir du 15 avril prochain, par volumes in-12, de 240 à 260 pages, imprimé sur beau papier, avec des caractères neufs.

Il sera publié de deux manières : 1° par abonnement ; 2° par volume séparé.

L'abonnement est fixé :

Pour Paris, 12 fr. pour 6 mois.

24 fr. pour un an.

Pour les Départemens : 15 fr. pour 6 mois.

30 fr. pour un an.

Chaque volume se vendra séparément 3 fr.

On s'abonne à Paris, chez CHARPENTIER, libraire-éditeur, au Palais-Royal, et chez tous libraires.

NOTA. Par suite du format et du caractère qui ont été adoptés pour LE CONTEUR, chaque volume de ce recueil contiendra autant de matière qu'un volume in-8° ordinaire.

Et, par suite de la modicité du prix de la souscription, trois volumes du CONTEUR, équivalant à trois volumes in-8° dont le prix est de 22 fr. 50 c., coûteront seulement 6 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies.

Section 10 of the Constitution

The first part of the section deals with the power of the President to appoint and remove officers of the United States. It states that the President shall have the power to appoint and remove officers of the United States, but that the Congress may, by law, vest the appointment of such officers in the courts or in the heads of departments.

The second part of the section deals with the power of the President to grant pardons and reprieves. It states that the President shall have the power to grant pardons and reprieves, but that the Congress may, by law, vest the power of pardon in the courts or in the heads of departments.

The third part of the section deals with the power of the President to make treaties. It states that the President shall have the power to make treaties, but that the Senate must ratify such treaties by a two-thirds vote.

The fourth part of the section deals with the power of the President to appoint and remove judges. It states that the President shall have the power to appoint and remove judges, but that the Congress may, by law, vest the appointment of such judges in the courts or in the heads of departments.

The fifth part of the section deals with the power of the President to grant commissions. It states that the President shall have the power to grant commissions, but that the Congress may, by law, vest the power of commission in the courts or in the heads of departments.

The sixth part of the section deals with the power of the President to grant letters of marque and reprisal. It states that the President shall have the power to grant letters of marque and reprisal, but that the Congress may, by law, vest the power of such grants in the courts or in the heads of departments.

The seventh part of the section deals with the power of the President to grant letters of pardon. It states that the President shall have the power to grant letters of pardon, but that the Congress may, by law, vest the power of such grants in the courts or in the heads of departments.

The eighth part of the section deals with the power of the President to grant letters of pardon. It states that the President shall have the power to grant letters of pardon, but that the Congress may, by law, vest the power of such grants in the courts or in the heads of departments.

The ninth part of the section deals with the power of the President to grant letters of pardon. It states that the President shall have the power to grant letters of pardon, but that the Congress may, by law, vest the power of such grants in the courts or in the heads of departments.

Cet épisode de la révolution polonaise est l'ouvrage d'une femme. Dans cette grande crise de la patrie, quelle main d'homme, pouvant manier l'épée, eût consenti à prendre la plume?

*

Composé sous le canon russe ,
l'ouvrage a paru au moment où
la chute de Varsovie terminait
tragiquement ce grand et noble
drame. C'est avec un plaisir
douloureux qu'on y voit revivre
les enivrantes émotions d'un
peuple de héros , dont les espé-
rances ont été depuis si cruelle-
ment déçues , les illusions si
amèrement trompées.

De tant de sublimes vertus ,
d'héroïques sacrifices , de tant
de sang versé , de maux endurés ,

voilà donc ce qui nous reste, un récit naïf et simple, un épisode d'amour, une nouvelle!

C'est quelque chose encore.
C'est assez pour faire respirer à l'exilé un parfum de patrie.
C'est le ruban, la boucle de cheveux, seule et précieuse relique d'une maîtresse adorée.

Cette publication a déjà eu, en Pologne, une destination sainte et patriotique; digne compatriote de ces femmes qui dé-

posèrent jusqu'à leur anneau nuptial sur l'autel de la patrie. L'auteur consacra le produit de son livre aux veuves et aux orphelins des soldats morts au champ d'honneur.

Une association bienfaisante fut instituée à Varsovie pour seconder ses honorables intentions. C'est la dernière qu'ait détruit le despotisme russe. L'ennemi même respecta les fonds de la souscription. Il n'osa pas porter la main sur ce trésor

pieux et sacré; tant il y a de force et de puissance dans ces grands noms d'humanité et de patrie; tant ils inspirent de respect même au triomphe implacable, à la vengeance sans frein.

Le comité chargé de la distribution de cet argent l'a appliqué au soulagement des pauvres orphelins recueillis dans les hospices de Varsovie.

Dans ce livre point de prétentions ambitieuses, point de

phrases à effet, point de situations invraisemblables et péniblement amenées, rien, en un mot, de ce qui fait les trois quarts du mérite des romans d'aujourd'hui : un style naïf et sans apprêt, des situations naturelles et attachantes, beaucoup de simplicité, une allure modeste, comme il convient au malheur, et puis c'est tout. Tout dans cette nouvelle est historique et vrai : drame, action et personnages. C'est une lecture

qui n'a rien d'hostile pour les nerfs de nos jolies lectrices; c'est quelque chose qui attache sans fatiguer, qui émeut sans donner de convulsions; c'est un récit du coin du feu; c'est une œuvre qui amuse et qui intéresse.

qui n'a rien d'hostile pour les
 n'est de nos jours l'histoire; c'est
 quelque chose qui attache sans
 fatiguer, qui écarte sans honner
 de convulsions; c'est un récit
 du coin du feu; c'est une œuvre
 qui amuse et qui instruit, que
 l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,
 que l'on peut lire sans s'ennuyer,

ANGÉLIQUE,

OU

L'ANNEAU NUPTIAL.

Roman historique.

Où serait le bonheur sur la terre,
s'il n'était dans le cœur d'une femme
qui pût admirer le dépositaire de sa
tendresse, ou dans le cœur d'un homme
auquel il est donné de lire sa gloire
écrite sur le front de celle qu'il aime?

(SALVANDY.)

Le jeune empereur avait fait son
entrée dans Varsovie (a); il venait,
accompagné de son épouse, entouré
de sa famille et des grands digni-

taires de l'empire , se faire couronner roi de Pologne. Une semaine tout entière se passa dans les plaisirs et dans les fêtes ; et, en vérité, cette semaine-là fut belle : non parce que les bals et les festins , les divertissemens de toute espèce s'y succédèrent sans interruption , car partout, en pareille occasion , on danse et l'on se divertit, mais parce qu'elle fut pour nous une semaine d'espérances et d'illusions. Nous avons vu le monarque répondre avec amour aux acclamations du peuple qui, vêtu de ses habits de fête, se pressait, bruyant et joyeux, autour du cortége impérial. Sa jeune et belle épouse semblait heureuse , comme il est facile de l'être quand on est jeune,

aimée, épouse et mère fortunée, et surtout souveraine de la moitié de l'Europe; elle semblait fière de se trouver au milieu de nous : « Appelez- » moi *reine de Pologne*, disait-elle, » c'est le plus beau de mes titres; » et ces paroles, qui sans doute s'échappaient de son cœur, nos cœurs, à nous, les avaient recueillies. Nous pensions que, de ce jour, daterait pour la Pologne un avenir meilleur. Nous nous communiquions à l'envi nos vœux et nos espérances; nous rêvions le bonheur.... Hélas! tout cela ne devait durer que huit jours.

Au sortir d'une de ces brillantes réunions que multipliait le séjour de

leurs majestés , monsieur M.... et le jeune Zdzislas R...., regagnant leurs demeures, traversaient ensemble le faubourg de Cracovie, pour prolonger les plaisirs que la soirée leur avait procurés ; ils s'entretenaient de tout ce qu'elle avait offert de remarquable, passant en revue les femmes qui en avaient fait l'ornement et distribuant gaiement à chacune d'elles la critique ou l'éloge. Mais avant de nous engager avec eux dans la suite de leur entretien, hâtons-nous de faire connaître ces deux personnages, acteurs principaux du drame qui va se dérouler devant nous.

M. M...., conseiller-d'état , est âgé d'environ quarante ans ; il est posses-

seur d'une fortune immense que ses relations avec le gouvernement dont il possède l'entière confiance, et la faveur et l'amitié du ministre, le mettent à même d'accroître encore. Plein d'ambition et d'orgueil, prêt à jouer tous les rôles, il n'est sorte de moyens qu'il n'emploie pour agrandir son influence, pour obtenir quelques titres, quelques honneurs de plus. Du reste, cachant ses vues sous un faux semblant de patriotisme et de probité, il s'est fait dans Varsovie l'âme de toutes les réunions; on y vante son esprit, son exquise politesse, ses manières à la fois nobles et gracieuses; il est grand, bien fait, ses traits sont réguliers et beaux, mais il

y a parfois dans son regard quelque chose de moqueur et de dédaigneux ; souvent aussi quelque chose d'inexplicable qui vous engage presque à changer le jugement que vous aviez d'abord porté sur lui.

Quant à Zdzislas R..., oh ! c'est tout différent : Rien de plus franc, de plus ouvert que sa physionomie ; son âme y respire tout entière , et cette âme est vraiment noble et pure. Il déteste la fausseté et ne l'aperçoit point dans autrui. C'est un de ces hommes dont, au premier abord , on éprouve le besoin d'aller serrer la main. Zdzislas a vingt-deux ans , issu d'une famille dans laquelle la vertu , l'honneur et le

patriotisme se transmettent sans altération et dont tous les membres ont servi la cause de l'indépendance , soit dans les conseils, soit les armes à la main ; il aime sa patrie, parce qu'il est Polonais ; il sait combien ses aïeux ont souffert pour son indépendance , et il s'afflige de n'avoir , à son âge , encore rien fait pour elle ; il possède toutes les qualités qui font l'homme aimable et toutes celles qui promettent le digne époux et le digne citoyen ; pas une mère qui ne le souhaitât pour gendre, pas un homme qui ne le désirât pour ami. Son esprit , sa beauté , la noble fierté qui brille dans ses regards l'ont déjà rendu l'objet des vœux de plus d'une de nos jeunes Polonaises ; mais

son cœur est resté libre. Il lui faut , pour le remplir, plus qu'une femme ordinaire , et cette femme Zdzislas la cherche ou plutôt l'attend encore.

Aussi, chemin faisant , M. M... le plaisantait-il sur ce qu'il appelait son indifférence.

— En vérité, cousin, lui disait-il, vous m'étonnez. Quoi! Angélique elle-même, la charmante Angélique n'a pas trouvé le secret de vous émouvoir? Tous nos jeunes gens en perdent la tête , et vous me parlez d'elle avec une froideur... — Je rends à l'aimable Angélique, répondait Zdzislas , toute la justice qu'elle mérite. Nul n'estime

plus que moi ses qualités ; mais, je le répète , elle n'est pas encore la femme que mon imagination et mon cœur aiment à créer. — Diable ! savez-vous, mon jeune ami, que vous êtes exigeant. Une figure céleste, un esprit cultivé ; fraîche comme une rose, innocente comme la vie d'un enfant, douce comme le zéphir dans une belle soirée d'été ; des grâces, des talens, et qui plus est, une riche dot, tout cela vous semble donc peu de chose ? Mais, voyons, que vous faut-il donc à vous ? — Ce qu'il me faut ! une femme qui se donne à moi sans réserve, une femme capable de me sacrifier tout, tout jusqu'à sa vanité ; qui, si le malheur me frappe, oublie à tout

jamais qu'elle fut riche , applaudie , pour se souvenir seulement qu'elle est épouse ; qui partage , sans murmurer , mes dangers et mes souffrances , me console et m'encourage , et , si je me laissais abattre , soit assez forte pour m'en faire rougir . La douce , la timide Angélique pourrait-elle jamais accepter un tel rôle ? Je ne le crois pas .

En achevant ces mots , Zdzislas s'approcha de la rue des Sénateurs , serra la main de M. M... et entra chez un restaurateur .

Ah ! dit à demi-voix ce dernier , lorsque Zdzislas se fut éloigné , vous êtes plus heureux que vous ne pensez ,

jeune homme, de ne pas aimer Angélique ! Que jamais l'envie ne vous en prenne, car vous ne tarderiez pas à vous en repentir. Vous ne devez porter sur elle que les regards d'un cousin, et même encore d'un cousin indifférent....

Il allait sans doute continuer son monologue, lorsqu'il fut accosté par un homme d'assez mauvaise mine, vêtu d'un habit gris, qui, après s'être assuré que personne ne pouvait le voir, lui remit un papier et disparut aussitôt. Le même manège fut répété par plusieurs autres individus. M. M... prit les papiers que ces hommes lui

présentaient sans mot dire et sans s'arrêter, puis il se hâta d'arriver chez lui.

Voyons un peu, se dit-il, lorsqu'il fut seul dans sa chambre et en se plaçant dans un grand fauteuil, à côté de son secrétaire, voyons ce qu'on m'annonce aujourd'hui.

J'en suis sûr, encore quelques rapports insignifiants comme il m'en arrive si souvent ; des disputes de cabarets... En vérité, depuis quelques jours, mes agens semblent s'endormir. Quand donc m'apporteront-ils, les misérables, la preuve de quelque bon complot..? Jouez donc mieux votre rôle, messieurs les mouchards, que je puisse

enfin voir, sur ma poitrine, cette croix de Sainte-Anne (b) que depuis si long-temps j'ambitionne. Pour le jour de mon mariage avec Angélique, il faut que j'en sois décoré... Mais parcourons ces rapports; peut-être... Ah! voici d'abord une lettre d'amour : du sentiment, des reproches, du désespoir..... Gardons cette lettre; elle égaiera notre première soirée du Belvédère (c). Passons au deuxième rapport; c'est, je crois, celui que m'a remis Stanislas : le drôle est quelquefois heureux. Il m'annonce qu'en plein cabaret un homme ivre s'est permis de tenir des propos outrageans contre M. de Z...., que m'importe cela? Mais voyons plus loin : On vient de soute-

nir que le général Rozniecki (d) est plus grand capitaine que Napoléon. L'imbécille ! mais bravo ! c'est un moyen certain de faire ma cour au général et de me mettre plus avant dans ses bonnes grâces. Je lui rapporterai ce propos qui flattera son amour-propre et il m'appuiera certainement dans ma demande pour la croix de Sainte-Anne. La flatterie cependant est par trop impudente ; mettre le général Rozniecki au-dessus de Napoléon !... Bah ! quelle qu'elle soit, toute flatterie rapporte. C'est bien, Stanislas, je suis assez content de toi ; en récompense , pendant six mois tu ne paieras pas d'impôt pour ta maisonnette du faubourg.

Les autres papiers ne contenaient sans doute rien d'intéressant, car M. M... les déchira successivement après les avoir parcourus. Il n'en fut pas de même du dernier : A peine y eut-il jeté les yeux qu'il laissa échapper un long cri de surprise et de joie. — Ah ! je la tiens enfin, ma croix de Sainte-Anne.... lisons : « Le 3 mai, » banquet (e) patriotique dans une » maison du faubourg. Au dessert, » tous les convives se sont embrassés » et ont bu du vin de champagne à la » mémoire de Kosciuszko (f), à la li- » berté des braves Français ! Ils se » sont rappelés les campagnes qu'ils » ont faites en Égypte, en Espagne, » en Allemagne et même en Russie,

» sous l'empereur Napoléon. » Parfait, admirable ! le complot est évident. Mon Dieu ! des toasts à la mémoire de Kosciuszko ! mais c'est un appel aux armes, un crime de haute trahison ! Tant mieux, morbleu ! c'est bien là ce qu'il me fallait.... Que vois-je?... sur la liste des conjurés le nom de Zdzislas ! ah ! jeune fou, vous voici en mon pouvoir ; cette fois-ci vous ne m'échapperez pas !

Le précieux rapport était sans date, ce qui permettait à M. M... d'attendre, pour s'en servir, l'occasion favorable. — Mais que donner à celui qui me l'a remis?... Rien ; c'est je crois, le seul moyen d'avoir l'air d'attacher peu

d'importance à ce rapport ; en jugeant cette réunion sans conséquence, et comme on en voit souvent ; le mérite de cette découverte sera à moi seul et toutes les récompenses m'appartiendront.

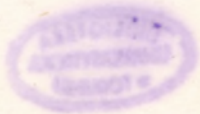
M. M... déposa tous ces papiers dans un tiroir secret de son bureau qu'il ferma à double tour, puis il se déshabilla, se mit au lit et s'endormit en pensant à l'horrible complot du 3 mai, à sa croix de Sainte-Anne et à son mariage avec Angélique.

La famille d'Angélique était l'une des plus considérées de la Pologne. M. R..., qui en était le chef, avait



servi long-temps avec gloire, d'abord sous Kosciuszko, puis dans les légions polonaises, sous les ordres de Dombrowski (g). Napoléon lui avait témoigné son estime en lui donnant de sa propre main la croix de la légion-d'honneur, ayant eu déjà la croix de Pologne *Virtuti militari* (h) de Kosciuszko. Possesseur d'une fortune brillante, et voyageant beaucoup, M. R... avait fait de grandes améliorations dans la culture de ses terres qu'il avait cédées aux fils de sa première épouse, et vivait à Varsovie uniquement occupé de l'éducation de sa fille Angélique qu'il avait eue d'un second mariage.

Angélique, sans être vraiment belle,



avait dans sa tournure , dans ses manières , dans ses regards , ce je ne sais quoi qui vous enchante et vous captive. Ses yeux bleus étaient beaux et remplis d'expression ; son ame , qu'on y apercevait , était plus belle encore ; sa taille , plutôt grande que petite , était bien prise ; enfin les qualités de son cœur enchantaient tout le monde. Pour ceux qui la voyaient seulement un jour , c'était un modèle de grâce et de candeur ; pour ceux qui la connaissaient , c'était plus qu'une femme , c'était un ange. Tout ce qu'elle faisait , elle le faisait avec tant de modestie ! Si elle chantait , si elle faisait de la musique , si elle s'occupait des ouvrages de son sexe , elle y mettait tant de

perfection! Fille tendre, amie dévouée, elle allait au-devant de toutes les douleurs, de toutes les infortunes, ayant pour toutes, non des larmes stériles, mais des consolations et des bienfaits. Angélique était l'espoir et l'orgueil de sa famille. C'était une fleur entourée de papillons; malheureusement il y avait aussi des reptiles. Les papillons découragés allèrent chercher d'autres fleurs; mais un reptile resta!...

Cependant le bonheur de cette chère enfant occupait seul toutes les pensées de son père et de sa mère; mais ce bonheur, ils n'étaient guère d'accord sur les moyens propres à le lui assurer.

— L'époux qu'il faut à mon Angélique, disait M. R..., moins frappé des talens de sa fille que de ses vertus et de l'extrême bonté de son cœur, ce n'est point un de ces hommes brillans et légers; je veux qu'elle épouse un jeune homme digne de ses grandes qualités. Il n'est pas nécessaire qu'il soit riche, puisqu'Angélique le sera par les legs de sa tante et qu'elle doit faire le bonheur de son époux autant par ses qualités que par sa fortune; mais pourvu qu'il soit bon Polonais et que, s'il n'a pas encore eu l'occasion de donner des preuves de son courage et de son dévouement pour la patrie, il soit pénétré de ce patriotisme, et

qu'il descende d'une famille de bons et braves patriotes.

Madame R... pensait différemment, elle disait : Mon ange (c'est ainsi que la famille appelait Angélique), est digne d'avoir pour mari un prince, un comte, un conseiller-d'état, un palatin, un ministre, un général, au moins un officier supérieur, un sénateur, si l'un de ces titres peut convenir à des jeunes gens. — Non, mon amie, répliquait M. R..., je le répète, notre ange épousera un jeune homme polonais dans toute l'étendue de ce mot, et dont les ancêtres n'aient point dû à la trahison leur dignité et leurs grades, et n'aient point comme tant

d'autres élevé, sur des bassesses, l'édifice de leur grandeur.

Tel était le discours de ce bon et digne Polonais; nous verrons bientôt ce qui arriva.

Dans le courant de la semaine du séjour de leurs majestés, il y avait un grand dîner chez les parens d'Angélique, et selon l'usage reçu à Varsovie à tous ces dîners de cérémonie, il y avait plus d'hommes que de femmes.

Un grand nombre de convives se trouvent déjà réunis dans les salons de M. R... en attendant le dîner; une discussion du plus haut intérêt s'est

élevée entre les dames. Il s'agit de la parure qu'elles ont adoptée le jour de l'entrée de l'impératrice, et tout l'aréopage féminin de déclarer que jamais parure ne fut de meilleur goût. Une seule voix osa s'élever contre cette décision : ce fut celle de M^{me} Laure D... qui, de son autorité privée, s'était établie juge suprême en fait de modes. Elle affectait un profond mépris pour tous ceux qui se permettaient d'avoir une opinion différente de la sienne. Aussi, se levant brusquement, et allant s'asseoir à côté d'Angélique qui brodait à l'écart : — En vérité, ma chère, lui dit-elle, c'est à n'y pas tenir : ces dames n'ont pas aujourd'hui l'ombre du sens commun. Elles veulent

parler de goût ! bien plus : elles croient en avoir ! mais regardez-les , et dites-moi si leur mise n'est pas du dernier ridicule. Vous les avez vues , le jour de l'entrée de leurs majestés ? Y avait-il rien de moins gracieux que la coupe de leurs robes , de plus insignifiant que leur coiffure ? Il est vrai qu'il n'est pas donné à tout le monde de savoir s'habiller , et l'on ne descend pas pour rien de l'illustre famille des comtes de P.... Que ces dames prennent donc modèle sur vous ! oh ! vraiment , Angélique , vous êtes aujourd'hui mise à ravir ; il est vrai que vous avez le bon esprit de profiter de mes leçons. Et M^{me} Laure D... chantait ses propres louanges sans s'apercevoir

qu'Angélique ne l'écoutait pas, et que M. M... qui était venu se placer près d'elles, oubliait que Laure était là, pour ne s'occuper que d'Angélique.

La comtesse Laure D..., sans être jeune, était encore belle : c'était une rose qui commençait à se faner ; mais elle se croyait encore ce qu'elle était jadis ; elle se croyait surtout douée de beaucoup d'esprit et de jugement ; cependant elle n'avait jamais eu ni l'un ni l'autre. Il y avait pourtant des moments où, malgré son amour-propre, elle s'apercevait que sa beauté faisait moins d'effet ; aussi, pour se consoler, elle avait pris le parti de se faire le conseil des jeunes mariées. Toutes les

marchandes de modes étaient sous sa critique. Aucune société n'était élégante, si les billets d'invitation des dames n'avaient été dictés par elle.

M^{me} Laure D... avait l'art de persuader tout ceci à M^{me} R..., et avait fini par obtenir sur elle un tel ascendant, que la mère d'Angélique n'osait rien faire, ni rien entreprendre sans consulter notre comtesse. Aussi dans sa société intime, composée de ses amies et qu'elle appelait *société par excellence*, elle disait, en parlant de de M^{me} R...: « La pauvre femme, elle est si bornée ! Sa fille est riche et assez bien, il faut que j'en fasse quelque chose. Je me dévoue en femme d'es-

prit, et mon assiduité dans cette maison est une nouvelle preuve de mon bon cœur, qualité que je tiens de l'illustre famille des comtes de K... Il est vrai que je suis si indulgente que je me trouve bien partout; je suis comme le blanc avec lequel toutes les couleurs vont bien. Avec tout cela M^{me} Laure était un des convives les plus assidus de la famille R...; elle y passait de charmantes soirées, où elle gagnait souvent au *Whist*, se promenait dans leurs élégans équipages; elle y jouissait enfin de tous les plaisirs que la brillante fortune des parens d'Angélique mettait à leur disposition. La comtesse voyant l'âge avancé de M. R..., et voulant toujours

conserver la confiance de cette famille, tâchait de gagner de plus en plus l'amitié de la jeune personne; elle encourageait l'amour et les projets de M. M... et tendait adroitement à la douce Angélique des pièges que celle-ci, sans expérience et pure comme l'air du printemps, ne pouvait éviter.

M. Raymond, c'est le nom de M. M..., fier de la protection de Laure, tâchait de tout son pouvoir de plaire à la jeune imagination de notre héroïne.

Angélique n'éprouvait pas pour M. Raymond ce qu'on appelle de l'amour. Elle applaudissait intérieu-

rement au choix de sa mère, qui le lui destinait pour époux. Ses manières nobles et aisées, son bon ton, sa conversation à la fois fine et instructive, l'avaient disposée en sa faveur. Il ne la flattait pas, ne la louait jamais; mais que d'expression dans ses regards! comme ils semblaient applaudir en silence à tout ce qu'elle faisait! et puis la considération dont il paraissait jouir dans les diverses sociétés où elle l'avait rencontré, tout cela avait porté Angélique à lui accorder une véritable estime et la confiance la plus entière. Il l'écoutait avec tant d'avidité quand elle lui parlait de ses parens chéris; il avait l'air si profondément ému quand elle lui recommandait les

indigens qu'elle aimait à secourir, que la pauvre enfant, simple et crédule, comme on l'est à cet âge, voyait en lui l'homme qui devait assurer son bonheur.

A table, sans y réfléchir peut-être, Angélique se plaça entre Laure et M. Raymond. Son père le remarqua avec tristesse; mais sa mère en témoigna sa joie par un sourire expressif. Tout en ayant l'air de ne s'occuper que de ses deux voisines, Raymond prêtait une oreille attentive à tout ce qui se disait autour de lui. La conversation, après avoir roulé sur différens sujets, finit par devenir toute politique. La bonne société

de Varsovie s'y trouvait rassemblée. C'était tous gens de naissance et de grades élevés. Les hommes, signalant les abus, frondèrent les actes du pouvoir, et firent des vœux pour un meilleur avenir. Raymond seul gardait le silence; mais il ne perdait pas un mot, pas un geste, et il cherchait à lire dans les yeux des plus timides leurs plus secrètes pensées.

Vers la fin du repas, Raymond, se tournant du côté d'Angélique et jetant sur elle un regard scrutateur : — « Me » permettez-vous, madame, lui dit-il, » de vous présenter un de mes cou- » sins qui depuis long-temps ambi- » tionne cet honneur? — Il suffit ,

» monsieur, qu'il soit présenté par
» vous pour que mes parens l'accueil-
» lent avec joie. Puis-je vous demander
» son nom ? — C'est M. Zdzislas, ce
» jeune académicien qui, au dernier
» bal, a tant dansé avec vous.—En ce
» cas, nous aurons pour nos soirées
» d'hiver un bon danseur de plus.
» Cela fera le plus grand plaisir à ces
» dames, elles qui aiment tant à dan-
» ser le *mazurek* (i), et il sait tant de
» nouvelles figures que nous ne con-
» naissons pas ! Maman en sera char-
» mée aussi. — Votre maman seule-
» ment ? » ajouta Raymond en ap-
puyant sur ces mots. Dans ce moment
on se leva de table, et il ne put en-
tendre la réponse d'Angélique.

Zdzislas fut en effet présenté le soir même, et reçut de la famille l'accueil le plus aimable. M. R... fut enchanté de ses manières, de la solidité de son esprit; de la variété de ses connaissances, et surtout de cette simplicité, de cette modestie qui relevaient encore en lui tous les avantages que lui avaient donnés la nature et l'éducation. Aussi, quand l'heure de se retirer fut venue, le bon vieillard lui dit, en lui serrant plusieurs fois la main avec affection : « Venez nous » voir, venez souvent; et regardez- » vous dès ce jour comme l'ami de la » maison. »

Il n'eut pas de peine à le devenir,

et bientôt tout le monde l'aima. M. R... ne pouvait se passer de lui. « Voilà, se disait-il souvent, voilà » comme il faudrait un époux à ma » fille. » Et l'excellent père, bâtissant en silence un avenir de bonheur pour son Angélique, lui vantait chaque jour les qualités de Zdzislas, et ne pouvait assez remercier Raymond de le leur avoir présenté. M^{me} Laure seule était peu satisfaite de cette nouvelle acquisition. Elle daignait, à la vérité, accorder à Zdzislas de la tournure et des manières élégantes; elle allait même jusqu'à convenir qu'il ne manquait pas d'esprit. Mais du reste!... Un nom presque inconnu; pas le moindre usage. « D'ailleurs, que faire,

» ajoutait-elle, d'un homme qui ne
» joue pas au whist, et qui est avec
» les dames si froid, si peu galant ?
» Je ne sache pas qu'il m'ait adressé,
» depuis qu'il vient ici, le moindre
» compliment. Ah! voilà bien comme
» sont la plupart des jeunes gens d'au-
» jourd'hui. » Angélique lui rendait
plus de justice; mais elle le trouvait
trop sérieux, trop rêveur. En effet,
Zdzislas qui, dans ses conversations
avec M. R..., déployait tant d'élo-
quence, faisait preuve d'une imagina-
tion si brillante, gardait un silence
presque absolu quand il se trouvait
avec Angélique et ses jeunes amies.
« Je n'y conçois rien, » pensait-elle,
surtout lorsqu'elle apercevait le re-

gard pénétrant du jeune homme et cette physionomie mobile qui savait tout exprimer. « Je n'y conçois rien. » A sa place; moi, je rirais toute la » journée; car que lui manque-t-il? » Quand on a des parens qui vous » aiment et une conscience qui ne » vous reproche rien, peut-on être » triste? Mais peut-être est-il malheu- » reux!... Oh! non, non : il est si » doux, si bon! et puis à son âge con- » nait-on le malheur! »

Ces réflexions ne faisaient que passer dans l'ame de la naïve jeune fille. Une promenade, un projet de fête, une partie à la Krolikarnia (k) venaient bientôt lui rendre sa gaieté,

et son aimable insouciance. Puis Raymond l'entourait de tant de prévenances, se montrait si tendre, si empressé, qu'il fallait bien qu'elle oubliât tous les autres pour ne penser qu'à lui.

Cependant l'empereur quitta Varsovie, et les bals et les réjouissances cessèrent. Les personnages de distinction qui étaient venus assister au couronnement, étaient repartis, et Varsovie redevint triste et silencieux. Au lieu de ces brillans équipages, de ce bruit, de ce mouvement qui pendant quelques jours avaient donné à notre ville un air de fête, on ne vit plus que la parade de tous les jours

sur la place de Saxe, les manœuvres et le camp de Powoncki (l), amusemens favoris du grand-duc Constantin (m); alors aussi la méfiance reparut, la délation releva sa tête hideuse, et pour échapper aux investigations, aux rapports de la police secrète, chacun resta chez soi, ne recevant qu'un petit nombre d'amis.

La société de la famille R... se trouva bien réduite; mais ceux qui la composaient encore suffisaient pour la rendre charmante. Eh! qu'importe le nombre, là où règnent la confiance et l'intimité? Ces réunions brillantes, tumultueuses, où président l'étiquette et la vanité, où l'on se fatigue sans

plaisir, où chacun vous observe et vous censure, qui ne les donnerait toutes pour se voir entouré de quelques amis seulement, mais de ces amis dans le sein desquels on peut tout déposer, joies, douleurs, espérances ?

Aux bals, aux fêtes splendides avaient succédé ces soirées paisibles dont le cœur et l'esprit font tous les frais. Puis dans la journée c'étaient mille amusemens divers : tantôt on allait parcourir les sites enchanteurs qu'offrent les environs de Varsovie ; tantôt on faisait des promenades à cheval, puis en bateau le long de la Vistule ; d'autres fois on se réunissait en gais pique-niques (n), et les vives

saillies , la joie franche , les chants nationaux , que l'on entonnait tour à tour , faisaient de ces repas improvisés les festins les plus délicieux. Raymond ajoutait au charme de ces réunions par son esprit à la fois brillant et caustique ; Zdzislas , par sa conversation toujours pleine de grâces et de sentiment. Quant à M^{me} Laure , elle se glissait dans toutes les parties , persuadée que l'on ne pouvait que s'ennuyer là où elle ne paraissait pas , et se croyant partout le personnage nécessaire , indispensable.

Raymond , toujours plus épris d'Angélique , la pressait de parler à son père pour qu'il consentît à leur ma-

riage ; et la jeune fille préparait à cet effet tous ses moyens de persuasion. Le bon M. R..., malgré son estime pour Raymond, ne voyait pas cette alliance avec autant de plaisir que son épouse. C'est Zdzislas qu'il eût désiré pour gendre, son cher Zdzislas, comme il l'appelait. Mais il ne s'opposera pas au choix d'Angélique ; il l'aime trop tendrement pour contrarier une affection à laquelle elle semble attacher son bonheur. Ah ! s'il savait que ce Zdzislas, il y a peu de temps encore si indifférent, n'a pu résister aux charmes de sa fille chérie, qu'il l'aime, qu'il l'adore !... Mais Zdzislas, trop délicat pour faire l'aveu d'un amour qu'il sait n'être point par-

tagé, Zdzislas renferme au dedans de son ame son secret et sa douleur. Comme il souffre, le pauvre jeune homme, quand il la voit auprès de Raymond, quand il voit Raymond lui parler, lui sourire!... Alors il se promet de la fuir, de renoncer à sa vue; mais chaque fois, lorsqu'il part, M. R... vient lui serrer la main, lui dire : « Zdzislas, mon ami, demain » nous vous attendons; » et le lendemain il revient, parce que M. R... l'a voulu, ou plutôt parce que, malgré sa résolution et ses sermens, il ne peut passer un seul jour sans voir Angélique.

Vers le milieu du mois d'août, on

arrangea une partie pour Bielany (o). Il fut décidé qu'on ne se mettrait en route que tard , pour éviter la grande chaleur, la poussière et surtout le tumulte ; car pendant le jour Bielany est le rendez-vous ordinaire de tous les oisifs de la capitale. On voulait être seuls, et jouir en toute liberté des plaisirs de la campagne. C'était au moment de la moisson. Lorsque l'on arriva, les villageois vinrent au-devant d'Angélique dont plusieurs d'entre elles avaient déjà été à même d'éprouver l'active bienfaisance et lui offrirent, ainsi qu'à ses compagnes, des couronnes et des guirlandes de bluets ; puis toutes se disputèrent le bonheur de lui baiser les mains : car

celle-ci lui devait son sort, celle-là se souvenait qu'elle était venue soigner et consoler sa vieille mère : presque toutes enfin avaient pour l'aimable fille des remerciemens et des vœux.

Pendant que les dames parcouraient la campagne , M. R... et Zdzislas étaient allés visiter le monastère. Ils en sortaient, lorsqu'un jeune religieux qui revenait des champs passa près d'eux sans les apercevoir. Mais Zdzislas s'est retourné, l'a rejoint, et ils sont dans les bras l'un de l'autre. Zdzislas a reconnu Casimir, son ami, son ancien condisciple à l'université de Wilna(p). Il l'étreint, il l'embrasse, il doute s'il veille, tant il est étonné

de retrouver son cher Casimir sous le costume d'un pénitent. — « Oui , lui » dit Casimir , c'est moi , c'est bien » moi. Mais pourquoi cette surprise » en me voyant ainsi vêtu ? Zdzislas , » quand la Pologne gémit sous le poids » du plus honteux esclavage , ne vaut- » il pas mieux , dis-moi , vivre oublié » dans ces murs solitaires , que d'être » témoin des intrigues , des délations , » des infamies de toute sorte dont la » malheureuse Varsovie est chaque » jour le théâtre ? Pour moi , persécuté , » poursuivi par nos tyrans , je me suis » réfugié dans ce monastère d'où j'ai » juré de ne sortir que lorsque mon » pays aura secoué ses chaînes. Mais » la cloche du soir m'appelle à la

» prière; adieu. Retourne à Varsovie;
» moi, je prierai pour toi, pour la
» Pologne, pour nos frères. » — Puis,
serrant avec force la main de Zdzislas,
il ajouta : « Ami, si nous nous re-
» voyons ici bas, ce ne sera que les
» armes à la main. ».

Casimir était déjà loin, que son
ami croyait l'entendre encore. M. R...
et lui ne pouvaient revenir de leur
étonnement, et ils s'entretenaient
ensemble de cette étrange rencontre,
quand ils furent rejoints par les dames
de la société. La promenade avait ai-
guisé l'appétit; il fut donc résolu que
l'on se mettrait incontinent à table.
Les provisions que l'on avait apportées

de la ville furent étalées sur l'herbe qui servit en même temps de nappe et de siège, et tous les convives s'apprêtèrent à faire honneur au repas.

Lorsque la première faim fut apaisée, M^{me} Laure rompit la première le silence, et s'adressant à Zdzislas et à M. R... : « Savez-vous, messieurs, » leur dit-elle, que pendant votre absence j'ai failli faire une conquête? » Demandez à ces dames. Un religieux, » un jeune reclus, qui a passé près » de nous en revenant de ses travaux » du dehors, et nous a saluées, moi » surtout, avec une grâce, une aisance qu'on ne s'attendrait guère à » trouver dans un couvent et qui m'ont

» vraiment prévenue en sa faveur.
» Mais c'est qu'il est bien, très-bien,
» ce jeune pénitent. Oh! il m'a beau-
» coup regardée. En vérité, je m'en
» veux d'être si horriblement timide;
» je l'aurais engagé à partager notre
» repas et à nous raconter ses aven-
» tures; car je suis sûre qu'elles sont
» tout-à-fait romanesques. J'en devine
» une partie : quelque passion mal-
» heureuse... Oh! oui, il y a quelque
» chose comme cela; peut-être même
» aura-t-il tué son rival en duel et
» sera-t-il venu se réfugier dans ce
» monastère pour échapper aux pour-
» suites. Qu'en dites-vous? mon Dieu!
» en s'y prenant avec adresse, on au-
» rait obtenu de lui le récit le plus

» détaillé, et le repas n'en eût été que
» plus agréable. C'est une gaucherie
» impardonnable de ne pas l'avoir re-
» tenu, et cela m'a ôté tout mon
» appétit.... M. Raymond, veuillez,
» m'envoyer encore un morceau de
» ce pâté de Strasbourg. »

« J'ai connu cet infortuné jeune
» homme, dit un monsieur de la so-
» ciété; et si l'histoire de ce malheu-
» reux peut vous intéresser....
» — Oh! racontez-nous-la nous vous
» en supplions, » s'écrièrent aussitôt
toutes les dames.

On retrécit le cercle pour mieux
entendre le narrateur; Angélique et

Raymond se placèrent sur un tronc d'arbre renversé; Zdzislas, triste et rêveur, se tint debout vis-à-vis d'eux, appuyé contre un saule, et M. Sanniecki commença ainsi :

« Casimir Normut (c'est le nom de
» notre religieux) fit ses études à
» l'université de Wilna, il y obtint les
» plus brillans succès. J'ai vu peu de
» jeunes gens doués d'autant de dispo-
» sitions que lui, surtout pour les
» sciences. Ses maîtres ne se lassaient
» pas de faire son éloge; et quant à
» ses camarades, l'amabilité de son
» caractère et l'extrême bonté de son
» cœur lui en avaient fait autant
» d'amis. Il fut un des premiers fon-

» dateurs de la société patriotique et
» de plusieurs autres qui toutes avaient
» pour but de nourrir dans le cœur
» des jeunes Polonais l'amour du pays
» et de la liberté. Vous savez les per-
» sécutions que Novosilcow (1) et Pe-
» likan ont fait subir à notre brave et
» studieuse jeunesse, dont tout le
» crime était d'aimer la patrie et la
» science. Sur le moindre soupçon
» vous étiez arrêté, arraché à vos
» études et à votre famille, et jetés
» dans un cachot, les fers aux pieds et
» aux mains, et le pauvre jeune
» homme qui n'avait pas les moyens
» de payer sa rançon était envoyé
» au fond de la Russie comme simple
» soldat. Casimir devait moins qu'un

» autre être à l'abri de ces odieuses
» poursuites. Il fut arrêté et jugé le
» même jour que Mickiewicz (r) son
» ami ; mais , comme ses parens n'é-
» taient pas riches , la peine fut pour
» lui plus sévère, et on le condamna à
» plusieurs années de détention à Bo-
» bruysk (s). Sa mère mourut de dé-
» sespoir. Son père , dans le dessein
» de lui procurer quelques consola-
» tions , fut s'établir à Bobruysk ;
» mais on ne lui permit de voir son
» fils qu'une fois par semaine.

» Ainsi tout accablait déjà l'infor-
» tuné jeune homme. Relégué dans
» un cachot comme un vil crimi-
» nel , privé de toute communica-

» tion avec ses amis, n'ayant pas
» même un livre pour adoucir sa cap-
» tivité, la première fois qu'il revoit
» son père, c'est pour apprendre que
» sa mère n'existe plus. Eh bien!
» malgré tant de malheurs, il est
» calme et résigné, et il a encore la
» force de consoler celui qui devait
» être son consolateur.

» Mais bientôt il apprend que la
» femme qu'il adorait et qui devait
» être son épouse l'a oublié, et pour
» qui? grands dieux!... pour un vil
» délateur, pour un homme qui a
» trahi la société patriotique, et dont
» le gouvernement a récompensé l'in-
» famie par le don d'un emploi lucratif.

» Ce dernier coup venant s'ajouter
» à la mort de sa mère, épuisa ce qu'il
» lui restait de force et de courage. Il
» résolut de s'ôter la vie. Mais il n'a
» point d'armes, pas même un cou-
» teau. Que fait-il? Il prend sa cra-
» vate, la noue fortement aux barreaux
» de sa fenêtre, et s'y suspend. Déjà
» le malheureux est près d'expirer,
» lorsque, par un bonheur inouï, son
» père, qui avait obtenu ce jour-là
» même la permission de venir le voir,
» entre dans sa prison. A la vue de
» son fils qui va rendre le dernier
» soupir, l'infortuné vieillard se pré-
» cipite, coupe la cravate et appelle
» du secours. On accourut à ses cris;

» il était temps encore, et Casimir re-
» vint bientôt à la vie.

» Après deux années de captivité,
» la liberté lui fut enfin rendue ; mais
» hélas ! il en jouissait à peine , que
» la mort vint lui enlever son père.

» Ainsi tous les liens qui l'atta-
» chaient à la terre s'étaient brisés
» l'un après l'autre. Privé d'un père
» et d'une mère adorés, trahi par celle
» qu'il aimait, ne voyant autour de
» lui que des délateurs et des bour-
» reaux , et ne pouvant supporter le
» spectacle de sa patrie malheureuse,
» Casimir, pour se soustraire d'ailleurs
» à des persécutions nouvelles, est

» venu s'ensevelir dans ce monastère.
» Là du moins il a trouvé un abri...
» O Pologne! est-ce donc le seul qui
» reste à tes enfans! »

Ce récit émut vivement les auditeurs. Tous les yeux étaient humides, excepté ceux de Raymond. L'histoire de Casimir et les réflexions auxquelles s'était livré le narrateur lui avaient inspiré un sentiment d'une toute autre nature que celui de commisération. Qu'aurait pensé Angélique, cette Angélique si impatiente de l'appeler son époux, si elle avait pu voir sa pâleur, son sourire forcé au moment où M. Sanniecki livrait à l'exécration les noms des Novosilcow et des Pé-

likan? Mais alors la tendre fille ne s'occupait guère de ce qui pouvait se passer autour d'elle; la tête baissée, les mains jointes, elle donnait un libre cours à ses larmes. Zdzislas les regardait couler, et il croyait les sentir tomber une à une sur son cœur. C'est qu'à travers ces larmes Angélique lui apparaissait si touchante et si belle! C'est qu'elles lui montraient si bien tout ce qu'il y avait de grandeur et de sensibilité dans cette ame de jeune femme! « Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle » quand M. Sanniecki eût cessé de » parler, que ma patrie est malheu- » reuse! » Ellen'a pas plus tôt prononcé ces mots que, par un mouvement involontaire et plus rapide que la pen-

sée, Zdzislas s'est élançé vers elle, a saisi sa main et l'a pressée contre son cœur. Il n'a rien dit; mais son geste, ses yeux, sa physionomie, son silence même, tout a parlé.

Raymond, témoin de cette scène muette, lance sur lui un regard menaçant, et, se penchant à son oreille :
» Maintenant sans doute, lui dit-il,
» Angélique va vous plaire. » Mais le jeune amant ne l'entendit pas; tout entier à son enthousiasme, il semblait que tout, hormis Angélique, eût disparu autour de lui. Ce fut pour lui un de ces momens indéfinissables pour lesquels on donnerait des siècles d'existence, et dont le souvenir em-

baume, comme d'un parfum ineffable, tout le reste de la vie.

La société pensait à retourner en ville. Raymond, prévenant l'intention de son rival, s'empara vivement d'Angélique, et monta avec elle dans la voiture où s'étaient déjà placées sa mère et M^{me} Laure. Les hommes résolurent de faire la route à pied. « Allons » ensemble, mon jeune ami, dit » M. R.... à Zdzislas en s'appuyant sur » son bras ; j'ai besoin aujourd'hui » de vous avoir auprès de moi. Savez- » vous, ajouta-t-il après quelques » momens de causerie, que le sort de » ce pauvre Casimir m'attriste et » m'afflige. L'infortuné ! à vingt-

» quatre ans avoir déjà passé par
» toutes les douleurs , avoir souffert
» tout ce que peut souffrir un cœur
» d'homme !—Ah ! répondit Zdzislas,
» le tour deses bourreaux viendra sans
» doute. Avez-vous remarqué comme
» moi la solennité de son accent , le
» feu presque prophétique de son
» regard , lorsqu'en nous quittant il
» me dit : Si nous nous revoyons , ce
» sera les armes à la main? »

— Zdzislas , si le ciel est juste , il
vengera cette jeunesse polonaise dont
on voudrait , mais en vain , arrêter
l'élan , étouffer les sentimens patrio-
tiques et généreux. Mais attendons en
silence. Vous surtout , mon ami , gar-

dez de vous compromettre ; point d'imprudence. Songez à ce que nous souffririons tous en ne vous voyant plus , en apprenant que vous êtes devenu la victime de quelque infâme délateur. Que dirait votre cousin , M. Raymond , qui semble vous porter une affection si tendre ? et moi donc , que deviendrai-je ? car, tenez, je vous aime comme si vous étiez mon fils.

Pendant que M. R.... et Zdzislas s'entretenaient ainsi , Angélique , rêveuse , agitée , n'osait s'expliquer ce qui se passait dans son ame. Pour la première fois, la présence de Raymond la gênait ; elle lui répondait à peine et ne trouvait plus à sa conversation ce

charme, cet intérêt que d'ordinaire elle lui paraissait avoir; et toujours, malgré ses efforts, l'image de Zdzislas venait se jeter entre elle et lui. Lorsqu'on fut arrivé, Angélique prétextua un violent mal de tête, salua Raymond avec un air moins affectueux que de coutume, et se retira dans son appartement.

M. R... et Zdzislas entrèrent bientôt après dans le salon. « Arrivez donc, s'écria M^{me} Laure en s'avancant vers ce dernier; que je vous dise une nouvelle qui va vous remplir de joie. J'ai trouvé, en rentrant, le dernier roman de Walter Scott, qu'une de nos amies nous envoie. Vous viendrez sans faute

demain soir, pour que nous en commençons la lecture. Je vous promets, malgré ma curiosité, de ne pas l'ouvrir d'ici là. C'est vous qui lirez, M. Zdzislas; vous vous en acquittez si bien! et puis cela nous débarrassera tout-à-fait de cette tristesse où nous a jetés l'histoire de Casimir. N'est-ce pas, vous viendrez demain?—Demain et tous les jours, dit M. R..., n'est-ce pas, mon jeune ami? Ce soir nous sommes un peu tristes, c'est naturel; ma fille d'ailleurs n'est pas là; mais demain elle sera remise de son indisposition, nous aurons de plus Walter Scott, et nous vous ferons passer une soirée charmante.

Un sourire affreux erra sur les lèvres de Raymond.

Le lendemain de grand matin , Raymond, enveloppé dans un énorme manteau pour ne pas être reconnu, se rendit , en prenant par les rues les plus isolées, chez le général Rozniecki. Cet officier , détesté par le peuple , méprisé par tout ce qui portait à Varsovie un cœur polonais, était l'un des satellites les plus actifs et les plus basement dévoués du grand duc Constantin. Raymond, qui savait quelle était sur lui son influence, venait lui confier le précieux rapport sur le banquet patriotique du 3 mai, dont la

scène de la veille l'avait enfin décidé à faire usage.

Le général, déjà debout, était occupé à dicter à son secrétaire plusieurs rapports qu'il devait présenter au prince avant la parade. Le cabinet où il travaillait, entièrement séparé de toute autre pièce, était partagé en deux par un énorme rideau de drap vert; derrière ce rideau se tenaient ordinairement les agens secrets du général ou les personnes qu'il lui importait de soustraire aux regards de ses visiteurs.

C'est vous, mon cher conseiller, dit le général à Raymond, après avoir

fait signe à son secrétaire de les laisser seuls; qu'est-ce donc qui me procure si matin l'honneur de votre visite?

— Vous savez, général, qu'il m'arrive rarement de venir vous importuner; mais aujourd'hui j'oserai vous demander un service d'où dépendent ma tranquillité et mon bonheur, et que mon dévouement aux intérêts du grand-duc vous portera sans doute à me rendre.

— Votre tranquillité et votre bonheur!... Diable! il paraît que c'est chose sérieuse. Quelque envieux chercherait-il à vous faire perdre les bonnes grâces du prince? et dois-je....

— Non, général, non; il s'agit d'autre chose en ce moment. Veuillez d'abord, ajouta Raymond en tirant de sa poche le rapport de Stanislas, veuillez jeter les yeux sur cette pièce que l'on m'a remise hier soir au moment où je rentrais chez moi.

—Comment! une réunion séditieuse! C'est très-bien, mon cher conseiller; je vous remercie de votre empressement; il me prouve combien les intérêts du grand-duc vous sont chers. Mais qu'a de commun ce dîner patriotique, ces toasts à la mémoire de Kosciuszko, avec votre tranquillité à vous, avec votre bonheur?

Ici Raymond se pencha à l'oreille du général et les deux interlocuteurs se parlèrent long-temps à voix basse.

Après un moment de silence : Ce que vous me demandez, conseiller, dit le général, exige de la réflexion. Car, au bout du compte, on ne peut pas arrêter les gens sur des rapports aussi frivoles ; d'ailleurs cela m'a tout l'air d'être un ancien rapport, attendons : peut-être quelques faits d'une nature plus sérieuse viendront plus tard nous permettre, nous forcer même d'accéder à vos désirs.— Il est inutile que j'insiste, je le vois. D'autres s'empres- seront de faire pour moi ce qu'il m'eût été doux d'obtenir de vous seul. Ils

savent que ma fortune est assez grande et qu'il n'est pas de service que je ne puisse payer dignement.

— Eh bien ! eh bien ! que faites-vous ? dit le général en prenant par le bras Raymond qui feignait de vouloir se retirer ; restez donc , je vous en supplie. Ce que je viens de vous dire ne doit point être pris par vous au sérieux. Vous savez trop bien , mon cher et digne ami , que je n'ai rien à vous refuser , et qu'il n'est pas pour moi de plus grand bonheur que de pouvoir vous être agréable. Rassurez-vous , je me charge de mettre votre rival dans l'impossibilité de troubler vos amours.

— Je vous l'avoue : c'est à regret que je réclame contre lui cette mesure ; mais....

— Comment ! rien n'est plus juste ; Zdzislas doit être puni d'oser marcher sur les brisées d'un homme tel que vous. Dès qu'il est votre rival, il cesse d'être votre parent. D'ailleurs il est bon de faire passer à ces jeunes écervelés l'envie de donner des banquets patriotiques ; et dès demain, ou plutôt aujourd'hui même, j'enverrai Zdzislas en un lieu où il lui sera permis de rêver tant qu'il voudra à son amour et à Kosciuszko.

Raymond allait remercier le général,

quand il entendit derrière le rideau un léger bruit. Il le souleva aussitôt, et aperçut une femme et un religieux qui, se voyant surpris, s'échappèrent par une petite porte dérobée. Raymond jeta sur le général un regard inquiet et soupçonneux. Mais celui-ci se mit à rire, et, frappant sur l'épaule du conseiller : « Quoi ! lui dit-il, la vue d'une robe de femme vous rend interdit à ce point ! soyez tranquille : la petite Rose et le religieux Casimir ne doivent vous inspirer aucune crainte ; je vous donne ma parole qu'ils ne vous trahiront pas. »

Au nom de Casimir, Raymond ne

put s'empêcher de tressaillir, comme si ce nom lui eût rappelé quelque souvenir désagréable. Mais cette impression s'effaça bientôt.

Enfin voilà Raymond au comble de ses vœux ! Débarrassé d'un rival qui menaçait de devenir redoutable pour lui, désormais rien ne s'opposera plus à son bonheur; encore quelques jours peut-être, et Angélique lui appartiendra. Sa fortune, déjà si belle, va s'augmenter encore de celle de son épouse; et sans doute qu'à l'occasion de son mariage le grand-duc fera pleuvoir sur lui de nouvelles faveurs. Quel avenir pour cet homme que remplissent à la fois tant d'ambition et

tant d'amour ! D'où vient donc que tout ce jour il fut rêveur, triste, agité même ? Ah ! c'est qu'il est des momens où le délateur lui-même ne peut étouffer la voix de sa conscience. Cette voix dit à Raymond qu'il perd un parent, un homme qui hier encore lui serrait la main en l'appelant son ami ; qu'il plonge dans les angoisses, dans le désespoir, une famille entière. Il sent tout cela, il prévoit toutes les conséquences de l'odieux service qu'il vient de solliciter ; mais, trop faible ou plutôt trop lâche pour aller réparer son crime, il cherche à l'excuser à ses propres yeux ; demain il l'appellera nécessité, et puis bientôt il n'y pensera plus, l'infâme !

Le soir même il se rendit, comme de coutume, chez les parens d'Angélique. Toute la société était réunie; Zdzislas seul manquait. On l'attendit, mais ce fut en vain.

— Comment se fait-il, demanda M. R... à Raymond, que votre jeune parent ne vous ait pas accompagné?

— Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui, répondit Raymond qui avait peine à cacher son trouble.

— Oh! sans doute, dit M^{me} Laure, M. Zdzislas a dîné avec quelques amis qui l'auront retenu. Mais cela ne l'excuse pas. Il savait très-bien que

je comptais sur lui pour nous faire la lecture du dernier roman de Walter Scott. Vous m'avouerez qu'il faut être bien peu galant pour manquer ainsi de parole aux dames. Prenez donc la peine d'être aimable et jolie ; ces messieurs d'à présent ne vous en savent pas le moindre gré ; aussi doit-il être bien sûr que demain je lui ferai une sévère leçon.

Mais le lendemain, mais le surlendemain encore, point de Zdzislas. Toute la famille s'inquiète. M. R. se rend au logement de son jeune ami ; on lui dit que depuis trois jours il n'y a point paru. Bien plus : on ne l'a vu nulle part, et personne ne peut dire

ce qu'il est devenu. Angélique est péniblement affectée. La journée de Bielany avait laissé dans son ame une vive impression, et l'image de Zdzislas et de Casimir la poursuivait jusque dans ses rêves. Il lui semblait alors voir les deux amis, vêtus et armés comme les anciens héros, et portant sur leurs boucliers les emblèmes de la liberté et de l'indépendance; tous deux lui tendaient la main; mais au moment où elle s'avançait vers eux, tout avait disparu. Ces rêves singuliers ont frappé sa jeune imagination, et l'absence de Zdzislas l'inquiète et fait naître en elle une foule de tristes sentimens; mais elle sait renfermer dans son cœur les sentimens qui l'a-

gitent; et Raymond lui-même, en la voyant, ne se doute point qu'il y a dans le cœur de la jeune fille des regrets et des larmes.

Cependant les semaines, les mois se passent, et toujours même ignorance sur le sort de Zdzislas. Raymond a feint de se livrer aux recherches les plus actives; il a parcouru, dit-il, les environs de Varsovie; il a écrit partout, et n'a pu rien découvrir. L'infâme! il est assez tranquille, assez maître de lui pour revenir chaque soir dans cette maison où l'on parle sans cesse de celui dont il s'est fait le bourreau. Il en parle aussi, lui! et c'est pour dire qu'il l'aime, qu'il le

regrette, qu'il ne sera heureux que lorsqu'il pourra de nouveau le presser dans ses bras !

Enfin le temps, ce grand consolateur, vint chasser peu à peu la tristesse. Raymond, redoublant de tendresse et de soins, avait repris tous ses droits sur le cœur d'Angélique et presque entièrement effacé le souvenir du pauvre Zdzislas. Tout le monde désirait leur union, et se réunissait pour obtenir le consentement de M. R... ; long-temps il avait résisté ; c'est Zdzislas, Zdzislas seul qu'il aurait voulu pouvoir nommer son fils. Ce qui augmentait sa peine, c'est qu'il s'était aperçu de l'amour du jeune homme

pour Angélique, et il avait espéré qu'Angélique finirait par l'aimer à son tour. Mais il lui fallait renoncer à ce projet que son cœur s'était plu à nourrir; force lui fut de céder aux sollicitations de ses amis, aux tendres prières, aux larmes de son enfant; et il laissa tomber de sa bouche ces mots: « Qu'elle soit heureuse! » mais sans pouvoir les accompagner de ce sourire d'un père qui sait qu'il donne à sa fille un époux digne d'elle.

M^{me} Laure s'était chargée du soin de préparer le trousseau, et tout le monde trouva qu'elle s'en était acquittée à merveille. Raymond, encore

plus empressé, plus galant et plus tendre, semblait ivre de bonheur.

Sur ces entrefaites, des bruits vagues, mais de nature à tout attrister, vinrent à circuler sur le sort de Zdzilas. Les uns disaient qu'il s'était tué, l'on ne savait pour quel motif; d'autres parlaient tout bas d'arrestation, d'emprisonnement; mais on ne pouvait rien affirmer; ce n'était que des ouï-dire, des conjectures; tout cela rendait quelquefois Angélique pensive; mais la corbeille de noces, la première visite au Belvédère, les apprêts d'un bal brillant que devait donner Raymond, venaient bientôt lui rendre sa gaieté naturelle.

Le jour fixé pour la célébration du mariage arriva. C'était au commencement de l'automne. M^{me} Laure avait présidé à la toilette de la mariée, et ne pouvait se lasser de contempler ce qu'elle appelait son ouvrage. « En » vérité, disait-elle, je me suis sur- » passée aujourd'hui, et Angélique » va, grâce à moi, enlever tous les » suffrages. Eh ! bien, vous le croirez » si vous voulez, mesdames, mais le » jour de mon mariage j'étais encore » plus jolie que cela. C'est égal, An- » gélique est très-bien, très-bien. » Mais parlez-moi donc un peu de » ma toilette à moi. Cette robe n'est- » elle pas d'un goût parfait ? Ce pauvre » M. Zdzislas, où est-il maintenant ?

» s'il pouvait être des nôtres ! il serait
» mon chevalier, et, mise comme me
» voilà, je suis sûre que je ferais sa
» conquête. Mais à quoi va me servir
» de m'être ainsi mise en frais ? Tous
» ces messieurs se piquent si peu
» d'être galans. Soyez jolie, spirituelle,
» élégante, ils ne daignent pas faire
» la moindre attention à vous. » Et en
effet on n'y fit guère attention ; une
autre était là, pleine de jeunesse et
de candeur, qui n'ambitionnait ni les
regards ni les hommages, mais qui,
sans le vouloir, sans le savoir même,
faisait oublier toutes celles qui l'en-
vironnaient. C'est que jamais Angé-
lique n'avait été aussi jolie. Lorsqu'elle
entra dans l'église où se trouvait

réunie toute la haute société de Varsovie, et où l'archevêque devait officier, tous les yeux se tournèrent vers elle. Les hommes admiraient ses grâces, sa fraîcheur, son air de modestie; les femmes enviaient ce qu'elles appelaient son bonheur; et certes, à voir cette pompe, cet éclat, ce cortège composé de tout ce que Varsovie renfermait de riche et de puissant, son sort pouvait bien exciter quelque envie.

Au retour, les félicitations recommencèrent. Angélique, contente de pouvoir s'y dérober un moment, et sentant d'ailleurs le besoin de se trouver seule, quitta furtivement la société

et se rendit dans son appartement. En s'approchant de sa toilette pour y déposer son voile, elle y trouve un billet qui lui est adressé; elle l'ouvre..... Quelle est sa surprise, son effroi, quand elle croit reconnaître la main de Zdzislas. « Prendsgarde, Angélique, » lui disait-on, et recule, s'il en est » temps encore, devant l'abîme ouvert sous tes pas. Tu vas revêtir la » robe nuptiale, et moi je suis dans » les fers! ô Angélique, recule! mais » déjà sans doute il est trop tard. »

Tout son sang s'est arrêté; elle reste là immobile et comme anéantie. Enfin elle est retirée de cet état de stupeur par les embrassemens de sa mère qui, étonnée de sa longue absence, était

montée pour en reconnaître la cause. « Vois, maman, » lui dit-elle en lui tendant le fatal billet qu'elle tenait encore à la main ; « vois ce que Zdzislas m'écrit. » M^{me} R... , toute frivole qu'elle était, ne manquait point de cet instinct maternel qui, chez les femmes, remplace souvent l'esprit. « Calme-toi, ma chère Angélique, répondit-elle, calme-toi ; ces lignes, quelle que soit la main qui les a tracées, ne doivent te causer aucun trouble. D'ailleurs, ce n'est pas là l'écriture de Zdzislas. » La tendre mère parvint peu à peu à rassurer Angélique ; ses caresses, le tableau du bonheur qui l'attendait, ranimèrent la pauvre enfant ; et si en rentrant au salon quelque

reste d'émotion se lisait encore sur son visage, personne n'en fut surpris : dans un pareil jour un peu d'émotion est naturel.

Le billet de Zdzislas resta chez les parens d'Angélique, qui le renfermèrent soigneusement, et n'en parlèrent jamais devant leur fille. Souvent ils le relisaient, et toujours à cette lecture M. R... éprouvait une tristesse, un serrement de cœur dont il ne pouvait se rendre compte.

Les premiers mois de son mariage furent pour Angélique une suite non interrompue de jouissances. Les soirées brillantes, les bals, les réceptions

au Belvédère , les hommages dont elle se voyait entourée , ne la laissaient pas un instant à elle-même. Une fête était à peine terminée qu'il fallait déjà songer aux préparatifs d'une fête nouvelle. Et puis Raymond était si galant, si attentif, si généreux ! Angélique , dans les rares et courts momens qu'il lui était permis de donner à sa famille, ne trouvait pas de termes assez éloquens pour lui peindre son bonheur. Hélas ! tout cela ne fut pas de longue durée , et l'enivrement de la jeune épouse cessa bientôt avec les fêtes. Cet avenir qui s'était levé pour elle si riant et si beau, le voilà déjà qui se décolore et s'assombrit. Raymond n'est plus maintenant l'époux des premiers

jours ; taciturne , fantasque , caché , il y a dans ses manières , dans sa conduite quelque chose de singulier et d'impénétrable. A tout moment viennent chez lui des êtres dont la figure , le maintien , le langage n'ont rien que de commun et d'ignoble. Souvent il s'absente des journées , des nuits entières ; et quand Angélique l'interroge sur ses absences , il se trouble et change d'entretien.

Ainsi s'évanouissaient une à une toutes les illusions de cette femme digne d'un autre sort. Les plaisirs bruyans , dont au reste elle était lasse , avaient disparu ; le bonheur domestique ne les avait pas remplacés , et

elle sentait autour d'elle un vide qui l'effrayait. Ses parens en gémissaient, surtout son excellent père; aussi redoublaient-ils envers elle de tendresse et de soins. Pendant les longues et fréquentes absences de Raymond, elle venait se réfugier dans leur sein, et là il lui semblait parfois assister encore aux jours possibles de sa jeunesse. M. R... n'était heureux que lorsque son Angélique était auprès de lui; il ne se lassait pas de la voir, de l'entendre, et vraiment elle était bien faite pour l'enorgueillir. Le temps et le malheur ont jeté dans cette jeune ame une force, une énergie qui jusque-là lui avaient été étrangères. Tout en elle respire une noble fierté,

un patriotisme ardent et sublime. Ce n'est plus de modes , de bals , de futilités qu'elle veut qu'on l'entretienne ; c'est de la gloire et des vertus de ses ancêtres, c'est de l'avenir de son pays. Elle en a senti les douleurs, deviné les besoins. Mais hélas ! ce n'est point son époux qui peut la comprendre, cette femme toute polonaise ; il n'entend rien , lui, aux mots de gloire, de patrie, de liberté. Oh ! qu'elle le trouve maintenant frivole et vide ! comme il perd dans son estime, lorsqu'elle le compare à Zdzislas ! car le souvenir de Zdzislas et du fatal billet est venu s'emparer d'elle ; il ne la quittera plus.

Un jour qu'après le dîner elle s'était

retirée dans le cabinet de son père, pour pouvoir goûter en liberté le plaisir de la lecture, elle vit entrer M^{me} Laure qui s'approcha d'elle avec un air mystérieux. « Il faut, ma chère Angélique, lui dit-elle, que je vous fasse part de ce qui m'est arrivé ce matin. C'est bien l'aventure la plus extraordinaire!—Sans doute quelque nouvelle conquête. — Non, mon enfant, vous n'y êtes pas. Une rencontre; mais une rencontre!.... jamais, par exemple, je ne m'y serais attendue. Devinez un peu.... oh! non, vous ne le pourriez, quand je vous le donnerais en cent. Tenez, pour ne pas vous faire languir, je vous dirai que j'ai rencontré..... quelqu'un qui dans le

temps nous a inspiré un grand intérêt.

— » Serait-ce Zdzislas ? dit en elle-même Angélique. O ma chère Laure, parlez, parlez vite.

— » Ma chère Laure ! ma chère Laure ! comme la curiosité rend tendre ! eh ! bien , c'est..... mais non , je ne veux pas vous le dire maintenant. J'attendrai que l'on soit réuni pour le thé, et alors vous saurez mon aventure ; je la raconterai devant tout le monde. Vous me direz si cela ne ressemble pas à un roman de Walter Scott. »

Il fallut attendre encore toute une

heure , et ce fut pour Angélique une heure de supplice. Enfin le thé fut servi. « Mesdames et messieurs, dit » M^{me} Laure, avant que l'on forme » les parties , permettez-moi de vous » raconter un incident de ma journée » qui va, j'en suis sûre , vous intéres- » ser au dernier point et vous paraître » tout-à-fait romanesque. Ce matin , » séduite par le beau temps, je résolus » d'aller faire un tour de promenade » aux allées. Il y avait un monde ! un » monde ! Des généraux , des officiers » de tous grades, des employés , une » foule de jeunes gens et de jolies » femmes ; bref, je crois que tout » Varsovie s'y était donné rendez- » vous. A peine m'eut-on aperçue ,

» que je me vis entourée, complimen-
» tée; c'était à qui me dirait les choses
» les plus aimables. La princesse de
» Louwicz (t), qui se rendait chez sa
» mère, me salua très-gracieusement ;
» les comtes Adolphe et Gustave ,
» après avoir fait caracoler autour de
» moi deux chevaux charmans et qu'ils
» montent à ravir , s'approchèrent et
» louèrent ma toilette d'une manière
» qui dénote dans ces deux jeunes
» gens un goût parfait. Ma chaussure
» surtout leur plut infiniment. Savez-
» vous ce qu'ils m'ont dit ? Je n'ose le
» répéter : il m'ont dit que j'avais le
» plus joli et le plus petit pied de tout
» Varsovie. Vous pensez bien , mes-
» dames, que je n'en crois pas un mot.

» Puis M. D..., qui m'adressa un
» madrigal délicieux ; puis M^{me} G...,
» qui vint m'embrasser et me deman-
» der où j'avais fait faire mon chapeau.
» Enfin , j'étais honteuse , et ne savais
» où fuir pour me soustraire à toutes
» ces félicitations , à tous ces hom-
» mages. En quittant les allées , je fus
» accostée par un jeune carme de la
» rue Leszno (u) , dont les traits m'é-
» taient inconnus. Au nom du ciel ,
» madame , me dit-il , ayez pitié de
» ceux qui languissent dans les fers.
» — Sa prière et le son de sa voix
» m'attendrirent : je lui glissai dans
» la main une pièce de monnaie. —
» Mais quels sont donc , lui demandai-
» je , ces malheureux pour lesquels

» vous implorez ainsi la charité pu-
» blique?—Je ne puis, me répondit-
» il, vous le dire ici; je craindrais
» que l'on ne vint à m'entendre; mais
» si vous voulez bien me permettre de
» me présenter chez vous, j'aurai
» l'honneur de m'y rendre dans une
» heure, et là je pourrai vous confier
» un secret important. — Je n'eus
» garde de lui refuser sa demande;
» j'aime surtout le mystérieux, l'ex-
» traordinaire!... Et puis, il est si
» doux de pouvoir secourir les infor-
» tunés. »

En effet, s'écria M. R... , voilà qui commence à m'intéresser. De grâce, achevez, car je brûle de savoir.....

-- Doucement, doucement ; un peu de patience ; laissez-moi mettre de l'ordre et de la suite dans mon récit.

« En quittant le jeune religieux, je
» rentrai chez moi, attendant avec
» une impatience sans égale le moment
» de son arrivée. Il fut fidèle à sa pro-
» messe ; car une demi-heure s'était
» à peine écoulée , que je le vis pa-
» raître. Je le fis asseoir vis à-vis de
» moi , et l'encourageai , par un sou-
» rire bienveillant , à me parler avec
» une entière confiance.

» Je n'ai pas , me dit-il, l'avantage
» d'être personnellement connu de
» vous , madame ; mais je sais que
» mon histoire vous a été racontée par

» M. Sanniecki dans une partie de
» campagne que vous fites l'été der-
» nier à Bielany. — Jugez de mon
» étonnement : c'était Casimir Nor-
» mutt, l'ancien élève de l'université
» de Wilna. Je lui dis l'intérêt que
» nous avions tous pris à ses malheurs,
» et le pauvre jeune homme me re-
» mercia de la manière la plus tou-
» chante. A propos : je ne sais si je
« l'ai rêvé ou si ma mauvaise mémoire
» avait quelque peu dénaturé le récit
» de M. Sanniecki ; mais il me semblait
» que le père de Casimir s'était pendu,
» et sa mère noyé. Pas du tout : ils
» sont morts tout bonnement, et
» comme tout le monde. Cela m'a un
» peu désenchanté ; selon moi ces

» deux morts violentes, telles que je
» les avais crues, donnaient à l'his-
» toire quelque chose de plus drama-
» tique, de plus touchant. Mais reve-
» nons à notre religieux. Je crois
» m'apercevoir à votre habit, lui dis-
» je, que vous n'appartenez plus au
» même ordre. — Non, me répondit-
» il, j'ai changé de couvent. Pendant
» que j'étais encore à Bielany, j'appris
» que Zdzislas, mon ami, mon ancien
» camarade, avait été jeté dans la pri-
» son du couvent des Carmes. Aussi-
» tôt l'amitié m'inspire. Je me pré-
» sente au supérieur de ce couvent
» que j'avais plusieurs fois visité et
» dont je connais parfaitement la dis-
» tribution; je demande à être admis

» dans l'ordre, on me l'accorde; et
» bientôt, grâce à mes efforts et à ma
» persévérance, je me trouve dans les
» bras de Zdzislas.»

Zdzislas est libre? s'écrièrent à la
fois Angélique et ses parens. — « Oui,
» reprit M^{me} Laure, il est libre; mais
» nous ne pourrons le voir encore.
» Un exil de quelques mois va succé-
» der à sa captivité. Réjouissons-nous
» cependant, puisque nous avons la
» certitude qu'il nous sera rendu.
» Voici, ajouta-elle en se tournant
» vers M. R..., une lettre qu'il a
» chargé Casimir de me remettre pour
» vous. »

M. R..., profondément ému, prit

la lettre et demanda la permission de passer dans son cabinet pour en prendre lecture.

« Savez-vous, continua M^{me} Laure,
» que le frère Casimir est très bien.
» Je souffrais, vraiment, de le voir
» sous ce costume; aussi ai-je fait tout
» mon possible pour l'engager à renon-
» cer à la vie monastique.—Cet habit
» qui semble vous déplaire, madame,
» m'a-t-il répondu, est le seul qui me
» convienne maintenant; mais peut-
» être le temps n'est-il pas éloigné où
» je l'échangerai contre un autre plus
» élégant, plus glorieux surtout, et
» qui, j'ose le croire, vous plaira da-
» vantage. »

« Eh bien! n'est-ce pas là, comme

je vous le disais, une aventure délicieuse, une véritable scène à la Walter Scott? Trouverait-on dans tous ses romans un personnage plus intéressant que Casimir?

» — Non, assurément, dit un monsieur de la société; et l'on aurait beau feuilleter tous les romans du monde, on n'y trouverait pas une comtesse Laure. »

La pauvre comtesse prit ce mot pour un compliment, et se cacha la figure dans son mouchoir pour faire croire qu'elle rougissait.

Mais laissons l'aimable famille se

réjouir de la nouvelle inattendue qu'elle vient d'apprendre, et racontons à nos lecteurs ce qui est arrivé à Zdzislas depuis la journée de Bielany.

Le lendemain de cette journée si féconde pour lui en sensations, il se disposait à se rendre chez la famille R..., pensant à tous les incidens de la veille et se berçant du doux espoir de toucher un jour le cœur de la charmante Angélique, lorsqu'il reçut un message du vice - président Lubowidzki (q), qui l'invitait à se rendre de suite à l'hôtel-de-ville. Curieux de savoir ce qu'on lui voulait, il y courut, sans concevoir la moindre défiance. Mais à peine était-il entré dans

l'hôtel, qu'il se vit entouré par des gendarmes qui, sans aucune explication, se saisirent de sa personne, le firent monter de force dans une voiture fermée, et le transportèrent à la prison des Carmes. C'est là que sur le rapport du premier délateur venu, on jetait chaque jour les membres des sociétés patriotiques, les hommes soupçonnés d'aimer leur pays ou qui refusaient de vendre leur conscience au cruel Constantin. Il suffisait même, pour y être enfermé, d'avoir déplu, n'importe à qui, à ce proconsul ou à ses dignes agens les Rozniecki, les Nowosilcow, les Lubowidzki et tant d'autres dont la plume se refuse à tracer le nom détesté. De hauts dignitaires,

des officiers supérieurs, abjurant tout sentiment de pudeur et d'humanité, employaient tour à tour les prières, les menaces, les privations, les tortures, pour arracher quelques aveux à ces malheureuses victimes. La plupart se donnaient la mort pour se soustraire à cette odieuse inquisition: les autres, accablés par la souffrance, en proie à tous les besoins, mouraient lentement sur leurs grabats, sans qu'un prêtre pût venir les consoler, un ami leur fermer les yeux, entourés de gendarmes et de sergens de police, et exposés encore aux sarcasmes et aux invectives de leurs bourreaux. C'est là qu'on a renfermé Zdzislas, dans une cellule ou plutôt un cachot

étroit où le jour pénètre à peine. Une mauvaise table, une chaise plus mauvaise encore, voilà son ameublement ; puis, dans un coin, sur quatre planches mal unies, quelques brins d'une paille humide recouvert d'un drap en lambeaux : c'est son lit.

Lorsque la porte de sa nouvelle demeure se fut refermée sur lui, Zdzislas, que la surprise et le saisissement semblaient avoir privé de toutes ses facultés, se laissa tomber sur sa couche et y resta quelques temps comme anéanti. Revenu enfin de cette espèce d'engourdissement, il se mit à repasser dans sa mémoire toute sa conduite des derniers jours, du mois,

de l'année même , cherchant , mais en vain , à s'expliquer la raison du guet-à-pens dont il se trouvait victime. « Mais , se dit-il bientôt , pourquoi » m'étonner davantage ! ceux qui en- » combrent les cachots de Varsovie , » de Zamosc (x) et tant d'autres , » ceux qu'on a fait périr dans les tor- » tures , étaient-ils plus coupables que » moi ? et Casimir , lui , qu'avait-il » fait ? »

Oh ! que cependant , malgré tout son courage , sa destinée lui semble affreuse ! Dans d'autre temps , peut-être , il l'eût supportée sans se plaindre ; mais il aime ! mais toute sa nuit s'était passée dans des rêves d'espoir

et de bonheur ! Et maintenant le voilà captif ; captif , sans qu'Angélique , sans que personne au monde , excepté ses bourreaux , sache ce qu'il est devenu.

Les jours se passent , et rien ne vient adoucir sa triste et monotone existence. Dans son horrible isolement , c'était pour lui presque un moment de jouissance quand il voyait entrer le gardien chargé de lui apporter chaque matin le pain noir et la cruche d'eau que la générosité du gouvernement accordait aux détenus. Triste jouissance , à la vérité , que la vue d'un être stupide et grossier , aux traits durs et repoussans , à la voix rauque , à l'ame sans pitié ! mais du moins

Zdzislas avait, pendant quelques secondes, une créature humaine devant lui. Mais, non, ce n'était point une ame sans pitié que celle de ce malheureux : Le geôlier de Péliisson écrasa l'araignée qu'avait apprivoisée son captif et qui était devenue sa consolatrice et son amie (y). Celui-ci n'eût pas été si barbare : Zdzislas avait, comme Péliisson, trouvé dans son cachot une compagne, c'était une souris; il était parvenu à la rendre tellement familière, qu'elle venait manger dans sa main et se laissait caresser par lui comme eût fait le chien le plus docile. Son gardien ne lui envia point cet innocent plaisir; un jour même, témoin de la gentillesse du petit ani-

mal, il se prit à sourire; chose qui, peut-être, ne lui était pas arrivée de temps immémorial. Ce sourire d'intérêt et de pitié fut, pour Zdzislas, comme un rayon de soleil qui serait venu briller dans son cachot; et tout géôlier qu'était cet homme, il aurait été, dans ce moment-là, lui serrer la main.

Trois mois s'étaient ainsi écoulés, lorsqu'un soir, assis sur son grabat, plus triste, plus pensif qu'à l'ordinaire, il entend presque à ses côtés un bruit inaccoutumé. Il écoute, et bientôt il croit reconnaître que ce bruit est celui d'un marteau dont on frappe contre le mur. Son cœur bat; il se lève, prête encore l'oreille, et

s'assure qu'il ne s'est point trompé.
« Oh ! s'écrie-t-il, si c'était un libé-
» teur !.... Mais non , malheureux !
» personne ne sait que je suis ici,
» personne. C'est sans doute quelque
» compagnon d'infortune , quelque
» pauvre prisonnier, qui frappe ainsi
» pour tuer le temps. » Et il soupira.
Cependant ce bruit lui faisait plaisir à
entendre ; il lui semblait que c'était
comme une voix d'ami qui venait
charmer sa solitude. Le lendemain,
le même bruit recommença , et à la
même heure ; le surlendemain encore.
Oh ! alors, le cœur de Zdzislas battit
avec une nouvelle violence ; et il se
jeta à genoux , demandant au ciel de
ne pas trahir son espoir.

Le quatrième jour, les coups redoublent. Tout à coup, une pierre de la muraille se détache et roule à ses pieds; d'autres tombent après elle; l'ouverture s'agrandit, et bientôt un homme, un religieux, se glissant par-dessous le lit, paraît devant Zdzislas.

Grand dieu!... c'est Casimir. Les deux amis se sont précipités dans les bras l'un de l'autre; ils s'embrassent, se pressent, s'embrassent encore; et des larmes de bonheur, de ces larmes plus douces, plus éloquentes que toutes les paroles, les inondent tous deux.

« Cher Zdzislas, dit enfin Casimir,
» remerciez le ciel : c'est lui qui m'a

» conduit vers toi. Du courage, et
» compte sur mon active amitié. Je
» ferai tout pour t'aider à supporter
» ton malheureux sort. Tiens, prends
» d'abord quelque nourriture; voici
» des fruits, du vin; tu dois en avoir
» bien besoin, n'est-ce pas? J'ai aussi
» apporté du papier, des plumes,
» quelques livres; du moins tu pour-
» ras te distraire un peu. — O mon
» ami, mon frère! s'écria Zdzislas; ce
» n'est donc pas un rêve! c'est bien
» toi que je presse sur mon cœur. Mais
» comment te trouves-tu dans ce cou-
» vent? Comment as-tu su que j'étais
» ici? — Je ne puis te le dire mainte-
» nant; une autre fois tu sauras tout;
» car tous les jours à pareille heure je

» reviendrai près de toi. Mais aujour-
» d'hui mes momens sont comptés, et
» une plus longue absence pourrait
» éveiller les soupçons de mes supé-
» rieurs. Je te quitte. — Cher Casi-
» mir, quelques instans encore ; il y a
» si long-temps que je n'ai serré la
» main d'un ami, que je n'ai parlé de
» tout ce qui m'est cher ! — C'est à
» regret que je m'éloigne sitôt ; mais
» il le faut, la prudence l'exigé. De-
» main nous nous reverrons et ma vi-
» site sera plus longue, je te le pro-
» mets. Adieu. »

Oh ! quel changement s'est opéré
tout à coup autour de Zdzislas ! Il ou-
blie sa paille humide, et les bar-

reaux de sa prison , et ces murs noirs et malsains dont l'aspect jetait tant de tristesse dans son ame. Il n'est plus seul maintenant ; un ami viendra chaque jour s'asseoir à ses côtés ; un ami qui le comprend , dont le cœur bat à l'unisson du sien , et qui , du moins , saura le plaindre quand il lui parlera de son amour et de ses souffrances.

Il peut écrire. Tout le jour , il le passe à jeter sur le papier ses souvenirs et toutes les idées que lui inspire son cœur de patriote et d'amant. La solitude et l'amour l'ont rendu poète ; tous ses vers sont pour la Pologne et pour Angélique. Et , lorsqu'il voit entrer son Casimir , avec quelle joie , quel

orgueil il lui montre ses inspirations de la journée ! car , fidèle à sa promesse , tous les soirs , après la ronde générale du gardien , Casimir venait partager pendant une heure ou deux la captivité de son ami , et lui raconter tous les bruits , toutes les nouvelles du dehors. Puis ils chantaient ensemble à demi-voix les productions du jeune poète.

Hélas ! nul rayon d'espérance
Ne luit à travers ces barreaux ;
Partout la mort et la vengeance ,
Partout des fers et les bourreaux.
A la joie ici comment croire ,
En voyant ces murs odieux
Où des prisonniers malheureux
De leurs maux ont tracé l'histoire ?

Le jour n'éclaire que douleurs ;
Nuls chants joyeux ne retentissent ;
Pour rosée on n'a que des pleurs ,
Pour chants que des voix qui gémissent.
Sous les maux à mes yeux offerts
Ah ! je sens chanceler mon ame ;
Angélique est sourde à ma flamme ,
Et ma patrie est dans les fers.

Mon Angélique ! sois heureuse !
Que le ciel , qui lit dans mon cœur ,
De mes jours l'amertume affreuse
Te paie en longs jours de bonheur !
Contre le malheur et ses armes ,
Ce sera là mon bouclier ;
Alors le pauvre prisonnier
A souffrir trouvera des charmes.

Il luira ce jour que j'implore ,
Qui doit voir , beau de liberté ,

Du czar que la patrie abhorre,

Crouler le trône détesté.

Tu reverras beauté suprême

Mon front de joie épanoui ;

Tu connaîtras qui t'a trahi ,

Et tu sauras combien je t'aime.

« Embrasse - moi, Zdzislas , dit un
» soir Casimir en entrant dans la pri-
» son de son ami ; embrasse-moi , car
» je viens t'annoncer que bientôt tu
» seras libre. — Je serai libre ! s'écria
» Zdzislas avec transport ; quoi ! je
» reverrai Angélique , sa famille , la
» mienne ! Oh ! ne me trompe pas ;
» cela serait trop affreux. — Non , ce
» n'est point une fausse espérance que
» je te donne ; encore quelques jours

» et tu seras rendu à tes amis. — Je
» serai libre!... Casimir, viens là; là,
» sur mon cœur; car c'est à toi sans
» doute, mon ange tutélaire, que je
» dois ce nouveau bienfait..... Cepen-
» dant, aurais-tu, toi patriote, des
» rapports avec nos vils oppresseurs?
» Parle, parle vite; car mon arresta-
» tion, ton arrivée ici, ma délivrance,
» tout cela est encore pour moi un
» mystère impénétrable. — Ne me
» juge pas, Zdzislas, avant de m'avoir
» entendu. Tu vas tout savoir, et je
» vais t'apprendre des choses qui te
» surprendront.

» Le jour où nous nous rencontrâ-
» mes à Bielany, M. Sanniecki vous

» raconta ma détention au fort de Bo-
» bruysk et les malheurs qui viarent
» m'accabler à cette funeste époque.
» Mon père , dont alors la santé était
» déjà plus que chancelante , n'en
» cherchait pas moins tous les moyens
» d'adoucir mes peines. Deux années
» s'étaient écoulées , lorsqu'un géné-
» ral russe arriva à Bobruysk pour
» passer en revue le régiment qui y
» était cantonné. Il se trouvait être
» notre parent du côté de ma mère ,
» mais parent très-éloigné ; n'importe :
» mon père , voulant mettre cette cir-
» constance à profit , alla chez lui ,
» tout malade qu'il était , pour tâcher
» de l'intéresser à mon sort. Il y réus-
» sit. Non-seulement le général me fit

» rendre la liberté, mais encore il
» m'emmena avec lui à Varsovie où
» l'appelaient les ordres du gouverne-
» ment. Mon père, lui, retourna à
» Wilna; mais hélas! je ne devais
» plus le revoir: il mourut peu de
» temps après notre séparation. Ar-
» rivés à Varsovie, mon libérateur
» me recommanda à son ami intime, le
» général Rozniecki, qui me reçut de
» la manière la plus bienveillante et
» m'accorda bientôt, je ne sais pour-
» quoi, toute son affection. Je ne le
» connaissais pas alors, cet homme;
» je ne savais pas tout ce que son ame
» renfermait de bassesse, ni quel était
» le rôle odieux qu'il jouait. Je ne tar-
» dai pas cependant à découvrir en lui

» le digne émule des Nowosilcow et
» des Pelikan. L'idée que j'avais ac-
» cepté la protection d'un tel homme
» me fit frémir ; mais la Providence
» m'inspira la pensée de rester près
» de lui. Je me dis que, possédant ses
» bonnes grâces et sa confiance, je
» pourrais rendre les plus grands ser-
» vices à mes compatriotes. Je fis
» donc semblant de partager ses opi-
» nions, et de cette manière je par-
» vins à déjouer bien des trames et à
» dérober plus d'un innocent à la cap-
» tivité et peut-être à la mort. Plus
» tard, pour mieux mettre en défaut
» la pénétration du général, je résolus
» de prendre l'habit religieux, et je
» lui annonçai que je voulais me reti-

» rer au couvent de Bielany. Prières,
» offres, caresses, il employa tout pour
» me retenir ; mais voyant que j'étais
» inébranlable, il me laissa partir,
» après m'avoir toutefois fait promet-
» tre de venir le voir aussi souvent
» que mes occupations monastiques
» me le permettraient.

» Peu de jours, en effet, se pas-
» saient sans que j'allasse chez lui.
» L'amitié que l'on savait qu'il me
» portait, l'habitude de me voir, et
» surtout mon nouvel habit, empê-
» chaient que l'on se méfiât de moi,
» et les agens du général ne crai-
» gnaient nullement de lui faire leurs
» rapports en présence du frère Casi-
» mir.

» Un jour, c'était le lendemain de
» notre rencontre à Bielany , je me
» trouvais de grand matin chez le gé-
» néral. Quelqu'un ayant frappé , il
» me fit passer de l'autre côté du ri-
» deau qui partage son cabinet. On
» entra : c'était ton cousin , M. le con-
» seiller Raymond. — Raymond ! s'é-
» cria Zdzislas ; Raymond chez le gé-
» néral Rozniecki ! — Cela t'étonne !
» que diras-tu donc quand tu sauras
» que c'est à ce monstre que tu dois
» ta captivité ? oui , mon cher Zdzis-
» las : celui que tu croyais ton ami a
» conspiré ta perte. Caché derrière le
» rideau avec la petite Rose , qui ne
» quitte jamais le général , je ne per-
» dis pas un seul mot de la conversa-

» tion de ces deux misérables. La ja-
» lousie , voilà le motif qui le fit agir ;
» mais il fallait au moins quelque
» prétexte à ton arrestation , et on se
» servit d'un rapport sur je ne sais quel
» dîner patriotique qui avait eu lieu
» quelques mois auparavant et auquel
» tu devais avoir assisté. Si je me le
» rappelle bien , c'est le 3 mai que ce
» dîner fut donné. Malheureusement
» je ne pus te prévenir ; j'ignorais ta
» demeure et celle des parens d'An-
» gélique ; mais ayant appris, quelque
» temps après, dans quel lieu l'on t'a-
» vait renfermé , je quittai le couvent
» de Bielany , et me fis recevoir dans
» celui-ci , résolu de tout tenter pour
» arriver jusqu'à toi. Je me suis bien

» gardé de dire au général que je
» changeais d'ordre ; il aurait pu con-
» cevoir quelque soupçon. Avant de
» prendre l'habit de carme , j'allai
» lui dire que j'étais chargé , par le
» prier de Bielany , d'une mission
» religieuse qui me retiendrait long-
» temps peut-être loin de Varsovie.
» Ainsi mon absence ne l'étonnera
» pas : voilà , mon cher Zdzislas , ce que
» j'avais à te dire. Quant à ta déli-
» vrance , je te le répète , tu peux y
» compter. Ton Casimir va tout faire
» pour en hâter le moment.— O mon
» frère ! ô mon sauveur ! béni soit le
» ciel qui m'a donné un tel ami !
» Comment pourrai-je jamais recon-
» naître tout ce que tu as fait pour

» moi ? — Ne parlons pas de recon-
» naissance ; mon cœur m'a déjà payé.
» Mais maintenant il me reste encore
» quelque chose à t'apprendre.....
» Zdzislas !.... mon pauvre Zdzislas !
» — Que veux-tu dire ? que signifie
» cet air de tristesse ? d'où vient qu'en
» pressant ma main tes yeux se rem-
» plissent de larmes ? Casimir, je le
» devine, il s'agit d'Angélique.... Oh !
» parle, ne me cache rien ; ton silence
» me ferait mourir ! — Tu le veux !
» Eh bien ! Angélique est perdue pour
» toi ; encore quelques heures peut-
» être, et elle sera l'épouse de Ray-
» mond !

» Angélique !... non, s'écria Zdzis-

» las hors de lui, une telle union ne
» saurait s'accomplir. Angélique, la
» femme de ce monstre! d'un vil dé-
» lateur!... Ami, l'on t'a trompé;
» jamais son père n'y pourra consen-
» tir. — Son père! hélas! un pres-
» sentiment secret l'a fait long-temps
» s'opposer à son mariage; mais les
» pressantes sollicitations de sa famille
» et de ses amis, les prières, les
» larmes d'Angélique, ont enfin vaincu
» sa résistance. — Ainsi donc il n'est
» plus d'espoir!... Mais non, je veux
» sauver Angélique; je le dois. Casimir,
» il faut que j'empêche sa honte et
» son malheur. »

Et Zdzislas, d'une main tremblante,

écrivit ce billet qu'Angélique, on se le rappelle, trouva sur sa toilette à son retour de l'église. Casimir se chargea du message; mais, hélas! il arriva trop tard.

L'unique vœu de Casimir était de voir enfin son ami libre. Il se rendit chez le général, lui dit l'amitié qui depuis son enfance l'unissait à Zdzislas, et lui avoua, avec toute la franchise d'un noble cœur, ce qu'il avait fait pour pénétrer dans sa prison. « Faites-lui rendre la liberté, ajouta-t-il; M. le conseiller Raymond a obtenu la main d'Angélique; il est aimé. Zdzislas n'est plus à craindre pour lui. »

—«Tu as raison, répondit le général.
» Il me semble, comme à toi, que le
» pauvre diable a souffert assez long-
» temps. Et puis ce sera un homme de
» moins que j'aurai à nourrir; l'argent
» qu'il me coûtait restera dans ma
» caisse, et j'aime mieux cela. D'ail-
» leurs, il n'y a aucun profit à espérer
» avec de tels prisonniers; parle-moi
» des prisonniers d'état jugés par la
» diète (z); ce sont ceux-là qui m'ont
» rapporté! Le grand-duc a daigné per-
» mettre qu'on ne demandât aucun
» compte. Quant à Zdzislas, tu peux
» aller lui dire qu'il est libre. Mais j'y
» mets une condition : c'est qu'à
» l'instant il quittera Varsovie pour
» six mois, et qu'il donnera sa parole

» d'honneur de ne jamais dire à per-
» sonne où ni par qui il a été enfermé.
» Pars donc, et que je n'entende plus
» parler de lui.

» — Mais, mon général, avec qui
» voulez-vous donc qu'il parte? vous
» savez qu'après son arrestation, sa
» famille, désespérée de l'inutilité de
» ses recherches, s'est éloignée de la
» capitale; et moi, pauvre religieux,
» je n'ai malheureusement rien à
» lui offrir.

» — Tant pis pour lui; il n'est plus
» sous ma dépendance, par consé-
» quent je ne lui dois plus rien. Sau-
» haite-lui un bon voyage; et qu'il

» sorte à l'instant de sa prison, afin
» qu'on n'ait pas besoin de lui donner
» encore à dîner aujourd'hui. »

Muni de l'ordre du général, Casimir courut tout joyeux à la prison de Zdzislas, et cette fois il entra non par l'ouverture secrète, mais bien par la grande porte, accompagné du gardien. « Victoire ! victoire ! » s'écria-t-il d'un air triomphant, en agitant au-dessus de sa tête le papier libérateur ; et les deux amis, après s'être embrassés, se trouvèrent bientôt ensemble hors des murs du couvent.

Avant de quitter Varsovie, Zdzislas écrivit au père d'Angélique la

lettre que nous avons plus haut vu remettre par Casimir à la comtesse Laure. Il la terminait ainsi :

« En m'éloignant des lieux qui me
» sont chers, j'éprouve le besoin de
» vous remercier encore du tendre
» intérêt dont vous m'avez si long-
» temps honoré. Le souvenir de vos
» bontés et des momens pleins de
» charmes que j'ai passés au milieu
» de votre famille, viendra plus d'une
» fois consoler mon exil. Là aussi me
» suivra l'image de celle que j'adore...
» et qui jamais, hélas ! ne doit con-
» naître mon amour. Non, jamais un
» aveu capable de l'offenser ne sortira
» devant elle de ma bouche. Peut-être

» un temps viendra où Angélique, dés-
» abusée , gémira du choix qu'elle
» vient de faire. Ah! qu'elle compte
» alors sur mon appui; de loin comme
» de près je veillerai sur son sort. »

On pouvait interpréter la fin de cette lettre de plus d'une manière; j'ignore si quelqu'un de la famille en découvrit le vrai sens. Quoi qu'il en soit, cette lecture peina vivement M. R... qui ne put retenir quelques larmes. M^{me} Laure s'écria que Zdzislas écrivait comme un héros de roman; quant à Angélique, elle ne dit pas un mot; mais elle eut besoin de toute sa force pour ne pas laisser voir son émotion.

Cependant arriva le printemps de

1830, et avec lui la fin de l'exil de Zdzislas. Oh! comme il tressaillit d'aise, le cœur de l'impatient jeune homme, quand il rentra dans sa chère Varsovie! Son premier soin fut d'aller trouver Casimir, qui, pendant l'absence de son ami, avait compté les mois, puis les jours, puis les heures. «—O mon frère, » lui dit-il après les premiers momens donnés à l'amitié, « instruis-moi de tout ce qui s'est » passé durant mon long exil. Et d'a- » bord, que fait Angélique? — Angé- » lique est loin d'être heureuse. Elle » ignore encore, il est vrai, le rôle que » joue son époux et l'infamie dont il » est couvert; mais sa conduite mysté- » rieuse la surprend et l'afflige. Quant

» à Raymond, sa fortune et son cré-
» dit ne font que s'accroître. — Le
» monstre ! — Zdzislas, sache te con-
» tenir en sa présence ; rappelle-toi la
» parole que tu as donnée au général ;
» il y va de ta sûreté, du repos d'An-
» gélique. Et puis, console-toi : Ray-
» mond et ses pareils ne seront plus
» dangereux long-temps. — Que dis-
» tu ? — Ami, le peuple se réveille ; sa
» patience est à bout. Pendant la ses-
» sion de la diète, l'empereur est venu
» visiter ces lieux. La nation a tenté
» un dernier effort et a fait entendre
» au monarque ses plaintes et ses
» vœux ; on ne l'a point écoutée. Les
» espions, les délateurs ont tout ob-
» tenu ; la nation, rien ; rien que l'in-

» sulte. Ah ! tout me le fait croire,
» celle-là sera la dernière. Depuis le
» départ précipité de Nicolas, c'est
» dans Varsovie un murmure général.
» Je te le répète : une crise se prépare ;
» et malheur à nos bourreaux ! car
» tout annonce qu'elle sera terrible.

—Casimir, s'écria Zdzislas, en étreignant son ami ; Casimir, Dieu t'entende !

— Il le doit, répondit Casimir, il le doit. Mais va voir nos frères qui t'attendent ; va voir les parens d'Angélique. Surtout, je te le recommande de nouveau, observe-toi. Moi, pendant que tu courras les plaisirs et les

fêtes, je continuerai à remplir, sous cet habit, le rôle que je me suis imposé ; heureux si je puis sauver encore quelques victimes !

Et les deux patriotes se séparèrent, pleins d'enthousiasme et d'espoir.

La joie fut vive dans la famille de M. R... quand on vit reparaître Zdzislas. Et lui, que n'éprouva-t-il pas en revoyant Angélique ! Cette femme qu'il avait connue si belle, il la retrouve plus belle encore ; car sa mélancolie lui donne de nouveaux charmes ; ses yeux sont plus tendres, le son de sa voix plus mélodieux et plus pénétrant. Mais aussi discret qu'a-

moureux, Zdzislas évite de se trouver seul avec elle; il ne vient chez ses parens que le soir, lorsqu'il sait que beaucoup de monde s'y trouvera réuni. Jamais le moindre aveu ne sortit de sa bouche, tant il craignait d'offenser son idole; son secret restait enseveli dans son cœur. Quand ses amis le raillaient sur sa constance, il souriait, et leur disait : « Je vous » plains de ne pas me comprendre ; » oui, j'en conviens, je me nourris » d'un espoir fragile peut-être; mais » qu'importe, si cet espoir me rend » heureux? » Il avait raison : espérer n'est-ce pas jouir?

Les mois se passèrent ainsi dans

l'enivrement et les fêtes. Mais l'automne était arrivé, cet automne de 1830, où la Pologne devait se relever tout entière, furieuse et redoutable, aux cris de vengeance et de liberté!

Le soir du 29 novembre, Angélique donnait ses ordres pour les apprêts d'une fête nouvelle. Tout à coup elle entend le canon qui gronde, et un bruit confus de voix, de chevaux et d'armes. Tremblante, elle court dans le cabinet de son époux et lui demande ce que signifie ce tumulte.—« Tran-
» quillise-toi, lui répondit-il; ce n'est
» rien. Quelques jeunes écervelés qui
» voudraient nous faire peur. Demain
» cette petite émeute sera terminée,

» et quelques mois de prison dégoû-
» teront ces messieurs de l'envie d'en
» recommencer une autre. »

Il disait une émeute ! et c'était Varsovie tout entière qui se levait et qui venait, les armes à la main, demander raison à ses bourreaux ; et le Belvédère était pris ; et le peuple victorieux s'emparait de tous les points ; et Constantin, épouvanté, quittait la ville avec son armée, heureux que la générosité polonaise lui permit d'effectuer sa retraite !

Angélique est descendue au salon : pleine d'une émotion, d'un trouble toujours croissant, mais entraînée

par un mouvement irrésistible, elle s'élançait à l'une des croisées, l'ouvre, et jette un regard avide sur cette foule armée et bruyante qui se précipite aux cris de *vive la Pologne ! vive la liberté ! mort aux tyrans !* Alors elle a compris, la jeune Polonaise, ce que ce tumulte signifie ; mais elle n'en est plus effrayée. Elle unit ses vœux aux cris de la foule ; et, se jetant à genoux, elle aussi, elle murmure ces mots : *vive la Pologne ! vive la liberté !*

Tout à coup elle aperçoit au milieu du peuple un jeune homme monté sur un cheval blanc, et qui, d'une voix retentissante, s'écriait : « Courage,

» mes amis, courage; Dieu combat
» pour nous. » Cette voix, Angélique
l'a reconnue : c'est celle de Zdzislas.
Pour la première fois, elle oublie
qu'elle est épouse pour se souvenir
seulement de son nom de Polonaise ;
elle détache une croix d'or qu'elle
portait à son cou, et la jetant à Zdzis-
las : « Prends, lui crie-t-elle, et que ce
» talisman te préserve de tout danger.
» Va combattre pour ta patrie ; An-
» gélique priera pour la Pologne et
» pour toi! » Zdzislas saisit ce don pré-
cieux, le couvre de baisers, et s'é-
crie : « Maintenant je suis invinci-
» ble. »

Il s'éloigne, plein d'un ardeur nou-

velle. Mais la jeune femme, elle sent son courage qui l'abandonne. La fusillade a redoublé; et, à chaque coup qu'elle entend, il lui semble que c'est au cœur de Zdzislas que la balle s'adresse. C'est maintenant qu'elle connaît combien Zdzislas lui est cher. Et, dans ces momens affreux, pas un ami n'est auprès d'elle! ses parens, au premier signal de l'insurrection, ont en vain tenté de la rejoindre; mais déjà la foule armée obstruait tous les passages.

Quelques heures s'étaient écoulées, lorsqu'un bruit épouvantable se fait entendre non loin de la demeure d'Angélique. Ce ne sont plus, comme

la première fois, des cris d'enthousiasme, des chants de liberté, mais des vociférations sinistres, des hurlemens affreux. Bientôt un vieux serviteur de Raymond, le fidèle Stanislas entre dans le salon, pâle et tremblant. « Nous sommes perdus, madame, » s'écrie-t-il. Une populace furieuse » entoure votre hôtel, la hache à la » main; elle demande à grands cris la » tête de mon maître. Entendez-vous? » Ils ont enfoncé la porte, ils mon- » tent. » Angélique se précipite hors de l'appartement pour aller trouver son époux. Mais la foule est là, devant elle, criant : « Où est-il, le traître? où est-il, l'espion? Il nous le » faut, sa mort est jurée. » A cet

horrible spectacle, Angélique a retrouvé ses forces; et, se jetant seule avec Stanislas entre ces furieux et la porte du cabinet qu'ils s'apprêtaient à briser : « Vous n'entrerez pas, » leur dit-elle d'une voix ferme et imposante. Ce mouvement de la part d'une femme les surprend et les arrête; mais, honteux d'avoir pu se laisser intimider un moment, ils reprennent toute leur rage, et n'écoutent plus ni les supplications du vieux serviteur, ni la voix et les larmes d'Angélique, qui est tombée à genoux devant eux. Zdzislas paraît alors, et relevant Angélique : Venez, madame, suivez-moi chez vos parens. Je m'opposerais en vain à la fureur du peu-

ple : celui que je rougis de nommer votre époux ne peut lui échapper , et votre maison va devenir sans doute la proie des flammes. Venez ; venez.

Laissez-moi , s'écrie Angélique en se dégageant des bras de Zdzislas ; quoi qu'il ait fait , c'est mon époux ; je remplirai mon devoir jusqu'à la fin.

Un coup de pistolet se fait entendre dans l'intérieur du cabinet. On enfonça la porte : Raymond venait de se faire sauter la cervelle.

Zdzislas chargea sur ses épaules Angélique évanouie , et courut la déposer chez son père. Quelques heures

après, la maison de Raymond n'était plus qu'un monceau de ruines. La populace s'était emparée du cadavre de ce misérable, et, après l'avoir traîné dans la rue, avait assouvi sa vengeance en le taillant en pièces.

Je ne chercherai point à peindre la consternation des parens d'Angélique. Ils apprenaient en même temps et la fin tragique de leur gendre et l'infâme métier qu'il avait exercé. Et, pour comble de douleur, ils allaient peut-être avoir à pleurer la perte de leur enfant chéri. Saisi d'une fièvre brûlante, Angélique fut pendant un mois aux portes du tombeau. D'horribles convulsions, un délire continuel fai-

saient à tout moment trembler pour ses jours. Cependant sa jeunesse et surtout les soins qui lui furent prodigués finirent par triompher : elle revint à la vie. Mais que de temps il fallut encore pour qu'on retrouvât en elle l'Angélique d'autrefois!

Aussitôt qu'elle fut convalescente, elle donna à la nation tous les biens qu'elle tenait de son mari. Elle voulait, disait-elle, par ce sacrifice, réparer, du moins en partie, les torts de cet infortuné et se faire pardonner d'avoir porté son nom.

Mais ce ne fut point assez pour cette ame vraiment polonaise. A l'exemple

de ses nobles et généreuses compatriotes, elle abandonna tout, bonheur du foyer domestique, repos, jouissances, pour se dévouer à la cause de la patrie. Oh ! qu'il faisait beau les voir, ces courageuses femmes, assises nuit et jour au chevet des malades, oublier tout pour panser des blessures, pour soulager des souffrances ! Rien ne peut ébranler un seul instant leur persévérante charité. Dévouement modeste, mais sublime ! L'histoire, qui déjà recueille les hauts faits de nos soldats, aura aussi pour toi quelques pages que la postérité mouillera de ses larmes.

Cependant l'armée nationale mar-

chait de succès en succès. Zdzislas, qui, dans les premiers jours, avait, comme tous ses amis, fait partie de la garde d'honneur, se distingua, comme soldat au 7^e de ligne, dans presque tous les combats qui furent livrés. Il fit surtout des prodiges de valeur à la bataille de Liwiec (aa), où fut tiré le premier coup de canon russe, et à l'affaire de Wawer (bb). Casimir, après avoir quitté l'habit religieux et rendu la liberté à tous les patriotes qui se trouvaient dans la prison des Carmes, suivit son ami et combattit vaillamment à ses côtés. Après l'affaire de Wawer, où ils furent tous deux légèrement blessés, Zdzislas, impatient de savoir ce qu'était devenue Angé-

lique qu'il avait laissée presque mourante, demanda et obtint la permission d'aller pour quelques heures à Varsovie. Il part, il arrive, et déjà le voilà devant cette maison où il a passé tant d'instans délicieux. Le cœur lui bat, il ose à peine monter; il tremble de lire sur le premier visage qu'il rencontrera l'annonce d'une affreuse nouvelle. Mais bientôt toutes ses craintes se sont évanouies : il est dans les bras du père d'Angélique; il voit la joie briller dans les yeux du bon vieillard. « Elle vit, s'écrie-t-il; ô » mon Dieu! je te rends grâce. »

Que de questions se succédèrent alors! que de souvenirs rappelés! que

d'émotions retrouvées que l'on croyait à jamais perdues ! Il jouissait aussi, l'excellent M. R....., d'une jouissance autre que celle de Zdzislas, il est vrai, mais non moins vive peut-être. Le jeune homme, lui, allait revoir celle qu'il aimait, et la revoir libre ; le vieillard revoyait celui que jadis il aurait voulu pouvoir nommer son fils, et le revoyait héros et vainqueur. Avec quelle ivresse il l'écoutait raconter les glorieux succès de l'armée nationale ! Comme, au récit du jeune soldat, il battait d'enthousiasme et de souvenir le cœur du vieux soldat de Dombrowski et de Kosciuszko !

Zdzislas enfin, d'une voix timide,

demanda à M. R..... la permission d'être présenté à sa fille. Angélique, en souriant d'un air triste, consentit à cette entrevue qu'elle redoutait et désirait à la fois, et aussitôt Zdzislas parut devant elle. Oh ! qu'il fut frappé en voyant ces yeux presque éteints, ces joues décolorées, et l'air de souffrance répandu sur ce visage autrefois si brillant !

— Madame, lui dit-il, d'un ton à la fois tendre et respectueux, pardonnez si je viens troubler votre solitude. Mais les combats vont recommencer ; dans quelques heures je retourne où m'appellent les dangers de la patrie. Qu'avant de m'éloigner, un

mot de votre bouche vienne m'apprendre si je dois partir heureux ou malheureux.

Angélique, les yeux baissés, gardait le silence ; mais le jeune homme s'est mis à genoux devant elle ; et , tirant de son sein la croix qu'elle lui avait jetée le jour de l'insurrection et qui depuis ne l'a pas quitté un seul instant : Angélique, la reconnaissez-vous, cette croix ? Au nom de Dieu dont elle porte l'image et qui me permet, après tant de périls, de vous revoir encore, daignez laisser tomber sur moi quelques paroles d'espoir.

— Zdzislas, répondit Angélique

d'une voix lente et solennelle, je devais boire jusqu'à la lie la coupe amère que le ciel m'a destinée. De toutes les épreuves qu'il m'a fait subir, celle-ci, croyez-moi, n'est pas la moins pénible. Zdzislas, je puis sans rougir vous en faire l'aveu : je vous aime. Jamais votre souvenir ne s'effacera de mon cœur ; ce cœur vous appartient, et vous appartient pour la vie. Les vœux d'Angélique vous suivront partout ; jalouse de votre estime, fière de vos succès, heureuse de votre bonheur, elle sera toujours pour vous l'amie la plus tendre, la sœur la plus dévouée. Mais devenir votre épouse!... Zdzislas, renoncez à cet espoir. Songez au nom que j'ai porté ; la veuve

de Raymond ne doit et ne peut plus entrer dans la famille de personne.

— Angélique, est-ce à vous de parler ainsi? Eh! qui ne serait fière de vous appeler son épouse, vous dont l'ame noble et pure renferme toutes les vertus? Non, je n'adopte point votre insensé scrupule. Angélique, écoutez-moi; je vous demande à genoux ce qu'on ne refuse pas au plus malheureux des hommes, de l'espoir.

— Relevez-vous, Zdzislas; je vous le répète, ma main ne saurait vous appartenir. Votre honneur m'est trop cher pour que je puisse jamais consentir à ce que vous m'en fassiez le sacrifice.

— Ah! je le vois, vous ne m'avez jamais aimé.

— Zdzislas, si vous saviez ce qui se passe en ce moment dans mon cœur, vous n'auriez pas prononcé les mots que je viens d'entendre. Ah! si jamais le malheur vous opprime, si jamais vous avez besoin d'une main qui vienne sécher vos larmes, d'une voix qui calme vos douleurs, vous verrez alors s'il est vrai que je vous aime. Partez, allez rejoindre vos frères, allez acquérir des titres nouveaux à l'estime de la patrie, à la mienne, à celle du vieillard qui vous aime comme son fils, et dont je veux qu'avant de nous quitter vous receviez la bénédiction.

En disant ces derniers mots, Angélique prit Zdzislas par la main et le conduisit devant son père. Zdzislas s'agenouilla; et le vieillard, étendant ses deux mains vénérables sur la tête du jeune homme : « Je te bénis, lui » dit-il, ô mon fils! » Puis, prenant son vieux sabre (cc) dont Kosciuszko lui-même lui avait autrefois fait don, il ajouta : « Reçois cette arme » que j'ai long-temps portée; je sais » que je la confie en de dignes mains. » Que celui de qui je la reçus veille » sur toi du haut des cieux. »

Il pleurait, le bon vieillard; et Angélique, ne pouvant contenir son émotion, laissa tomber sur le sabre une

larme que le jeune héros essuya de ses lèvres. « Non , s'écria-t-il , l'ami » de Kosciuszko, le père d'Angélique » n'aura point à rougir de moi. *Angélique et Kosciuszko*, voilà désormais » mon cri de guerre ; je dois vaincre » en les prononçant. »

Cependant l'armée ennemie approchait de la capitale ; de nouveaux combats se préparaient , et dans Varsovie tout courut aux armes. Femmes, enfans , vieillards , tout voulut se sacrifier pour la cause de la liberté. Mais laissons à des plumes plus éloquentes (dd) le soin de rappeler ces pages glorieuses de notre histoire , et voyons un peu ce qu'est devenu , pen-

dant cette suite d'événemens, un personnage que nous avons presque entièrement oublié. Je veux parler de M^{me} Laure. La pauvre comtesse avait accueilli la révolution avec transport; non qu'elle fût patriote, mais par amour du changement et surtout de l'extraordinaire. Ce trouble, cette confusion, tous ces uniformes qui passaient et repassaient dans les rues, ces cris d'enthousiasme, ces chants de guerre que le soldat entonnait si gaiement, tout cela lui causait un plaisir inexprimable; et, à part les coups de canon et les fusillades qui l'obligeaient à se boucher les oreilles ou à recourir à son flacon d'éther, elle trouvait qu'une révolution était chose

très curieuse et même fort divertissante. Mais bientôt elle changea de langage. Plus de soirées, plus de parties de whist, surtout plus de propos galans. Les jeunes hommes se battaient, les vieillards parlaient guerre et politique; et les dames, au lieu de s'occuper du journal des modes, lisaient les bulletins et faisaient de la charpie(ee). Oh! pour le coup, M^{me} Laure n'y tint plus; elle déclara que si, après deux ou trois grandes batailles, l'affaire ne se terminait pas d'une manière ou de l'autre, elle finirait par mourir d'ennui. A l'ennui succéda l'effroi, quand elle apprit que les Russes menaçaient la ville. La voilà qui arrive tout effarée chez les parens

d'Angélique, sans avoir même eu le temps d'ôter ses papillotes, et dans un accoutrement à faire mourir de rire dans d'autres circonstances. Au moment où elle entra, Casimir, chargé d'une mission du gouvernement, faisait ses adieux à la famille. Ah! M. Casimir, lui dit-elle, vous partez aussi! que je suis contente! Nous partirons ensemble, n'est-ce pas? Mais tout de suite; car ces roulemens continuels de tambours, ces blessés que l'on voit transporter du matin au soir, tout cela m'irrite singulièrement les nerfs; et puis, il ne faut pas se le dissimuler, la ville ne pourra tenir long-temps. Savez-vous que l'armée de Diébitsch est de 180,000 hommes? On dit 180,000;

mais je suis bien sûr qu'il y en a le double, et nous ne sommes que 40. Jugez quel carnage quand tout cela entrera sabre nu. Ce n'est pas là un spectacle pour les dames; aussi, ma chère Angélique, ferez-vous bien de partir avec moi; je me charge de vous faire avoir un passe-port. D'ailleurs, M. Casimir nous accompagnera, et, sous la garde d'un tel chevalier, nous n'aurons rien à craindre.

— Partez, madame, en jetant sur elle un regard de pitié; partez, on ne vous retient pas; et que toutes les femmes assez malheureuses pour penser comme vous se hâtent de suivre votre exemple.

— Comment ! comment ! mon exemple ; mais c'est moi qui suis l'exemple général. Que voyez-vous donc encore ici de la bonne société ? Personne. Toutes nos dames sont déjà bien loin , et certainement je me serais éloignée la dernière. Vous partez demain matin , M. Casimir ; moi je partirai peu d'heures après vous ; j'espère bien que vous serez assez aimable pour m'attendre à la première étape.

— Je suis désespéré , madame , de ne pouvoir exécuter vos ordres ; ceux que j'ai reçus du gouvernement national ne m'en laissent pas le loisir. Je pars , il est vrai , mais je ne me sauve point.

En prononçant ces derniers mots , sur lesquels il affecta d'appuyer , Casimir salua froidement notre comtesse , et sortit après avoir adressé aux parens d'Angélique les plus tendres adieux.

Eh bien ! dit madame Laure d'un air piqué , vous voyez ce qu'elle produit , votre révolution ; se serait-on attendu à une telle impolitesse ? Allons , ma chère Angélique , allons , faites vos paquets et demain je viendrai vous prendre.

— Ne m'insultez pas au point de penser que je quitterai mes parens , mes compagnes et de pauvres blessés qui ont tant besoin de moi. —

— Mais vos parens vous suivront , mon ange. Quant à vos blessés , il me semble que c'est au gouvernement à en prendre soin. D'ailleurs , je vous le demande , est-il décent qu'une femme de votre âge et de votre rang aille ainsi courir les hôpitaux ? Venez , je vous le répète , et n'attendez pas que l'ennemi soit à nos portes.

— Ne cherchez pas plus longtemps à me persuader ; partez sans moi , madame , et que Dieu vous conduise. Pour moi , ma place est ici ; je suis Polonoise , et ne veux pas me rendre indigne de ce nom.

— Vous vous repentirez de votre

entêtement, ma chère. Au reste, s'il vous arrive malheur, c'est vous qui l'aurez cherché; je pense que je n'aurai épargné, pour vous y soustraire, ni les conseils ni les prières.

Et la comtesse prit congé de la famille R. sans éprouver de regrets et sans en faire éprouver. Cette femme égoïste et frivole était incapable de concevoir, et par conséquent d'inspirer le moindre attachement. Elle n'avait aimé chez les parens d'Angélique que les divertissemens qu'ils avaient pu lui procurer; mais aujourd'hui que tout divertissement avait cessé, qu'aurait-elle fait auprès d'eux? Elle partit, et se refugia à l'é-

tranger, sans s'inquiéter du sort de sa malheureuse patrie. Elle n'écrivit pas même une seule fois à Angélique, ne voulant pas, disait-elle, se compromettre avec des révolutionnaires. Oublions-la donc, cette femme qui a tout oublié, et revenons à notre jeune et intéressante héroïne.

Angélique avait demandé et obtenu qu'une salle tout entière de blessés fût confiée à ses soins. Elle y passait les journées, souvent même une partie de la nuit. Ni les cris que la souffrance arrachait à nos soldats, ni la vue de leurs maux, ni les fatigues sans nombre dont son nouveau rôle semblait devoir l'accabler, ne pou-

vaient ralentir son zèle, lasser sa patience, diminuer son courage. Aussi nos pauvres soldats ne cessaient-ils de la bénir. Sois tranquille, disaient-ils à chaque arrivant, sois tranquille, camarade, l'ange noir est là. C'est ainsi qu'ils appelaient Angélique, qui était toujours en grand deuil; et, en vérité, elle pouvait bien passer pour un ange, l'aimable et tendre femme, car elle en possédait toutes les vertus.

L'hiver se passa, et la lutte était encore loin d'être terminée. Les vainqueurs de Wawer et de Stoczek (If) s'élançaient à de nouveaux combats. Nos hôpitaux n'étaient pas assez vastes pour recevoir les blessés qui y

arrivaient toujours plus nombreux; et nos médecins, nos prêtres et nos femmes, rivalisant de patriotisme et d'humanité, semblaient voir redoubler leur religieux courage en présence de tant de maux.

Le 25 février, à la brillante affaire de Grochow (gg), pendant qu'Angélique était à remplir ses tristes et pénibles fonctions, on amena dans sa salle deux sous-officiers du septième de ligne qui venaient d'être blessés. L'un des deux, plus maltraité que son compagnon, était porté sur un brancard et entièrement recouvert d'un long drap. L'autre, atteint seulement d'une blessure légère, mar-

chait à ses côtés, soutenu par un soldat. A peine Angélique eût elle jeté les yeux sur lui, qu'elle a reconnu Casimir, et un affreux pressentiment vient l'agiter. Quoi ! c'est vous, madame ! s'écria Casimir ; vous dans ces lieux ! oh ! que le ciel en soit loué !... Mais tenez , ajouta-t-il en la conduisant vers le brancard , c'est à lui surtout qu'il appartient de le bénir. Il dit, et découvre lentement le visage de son compagnon. Angélique jette un cri. Hélas ! elle ne l'avait que trop bien deviné : c'était Zdzislas. Une pâleur mortelle était répandue sur le visage de l'infortuné ; ses yeux étaient fermés, ils respirait à peine. Le père Ambroise, ce modèle des prêtres pa-

triotés, et deux chirurgiens qui se trouvaient présens, le transportèrent sur un lit et visitèrent ses blessures. Les os de la main droite avaient été fracassés par des coups de feu. Angélique, s'efforçant de surmonter sa douleur, se tenait debout auprès du lit, prodiguant les soins les plus pressés, les plus tendres. Enfin Zdzi-slas se ranima peu à peu ; ses yeux se rouvrirent, et bientôt il put voir et reconnaître Angélique. Oh ! dit-il d'une voix faible et avec effort ; je vous revois encore. Je ne mourrai donc pas abandonné !

— Brave jeune homme, lui dit un des chirurgiens, tout espoir n'est pas

perdu, je suis même presque certain de vous sauver; mais il faut vous résoudre à vous laisser faire l'amputation du bras, et cela sans perdre un moment; dans une heure peut-être il serait déjà trop tard.

Zdzislas fut long-temps sans répondre. Enfin il demanda qu'on le laissât quelques instans seul avec Angélique et le révérend père Ambroise. On satisfit à son désir. Alors soulevant sa tête: — Mon père, dit-il, et vous ma chère Angélique, écoutez-moi. On me promet la vie pourvu que je fasse le sacrifice de mon bras. J'y consens; mais avant tout, Angélique, il faut que vous m'accordiez enfin

le titre que depuis si long-temps j'ambitionne, celui de votre époux.

— Vous mon époux ! Zdzislas, avez-vous donc oublié de qui je fus la femme ? Ah ! cessez, cessez de désirer une union qui ferait votre déshonneur.

— Eh bien, je mourrai donc, puisque vous le voulez ! Sans vous que me serait la vie. Mais avant que j'expire, reprenez cette croix qui m'accompagna dans les batailles ; reprenez-la : à mes derniers momens elle pèserait trop sur mon sein. Quand vous serez malheureux, me disiez-vous un jour, Angélique sera votre consolatrice. Et aujourd'hui, cruelle,

c'est vous-même qui voulez ma mort. Adieu donc , allez dire aux chirurgiens que je ne veux point de leurs secours.

— « Ma fille , dit Ambroise atten-
» dri , c'est moi maintenant qui vous
» implore. Une plus longue résistance
» serait coupable. Songez que les vo-
» lontés d'un mourant sont sacrées; le
» ciel lui-même autorise et commande
» cette union qui doit faire votre bon-
» heur à tous deux. Pourquoi vous
» punir des fautes que vous n'avez
» pas commises? Abandonnez un scru-
» pule que la religion, que votre
» cœur même condamnent. C'est Dieu
» qui vous parle ici par ma voix. »

— « Mon père, dit Angélique en
» baissant les yeux ; unissez-nous. »

Le bon prêtre fut revêtir ses habits sacerdotaux, puis il fit approcher du lit les compagnes d'Angélique. Casimir et les chirurgiens servirent de témoins.

Une cérémonie nuptiale avait eu lieu quelques années auparavant, dans la cathédrale de Varsovie, en présence de tout ce que la Pologne comptait de grand et d'illustre, et avec cette pompe, cet éclat, ce luxe que commande à la fois la richesse et la naissance. L'épouse, brillante de pa-

rure, attirait sur elle les regards d'une foule émerveillée. Aujourd'hui c'est la même femme qui vient contracter un nouveau lien. Le temple, c'est un hôpital; l'autel, un lit de douleur. Mais où vit-on jamais un plus sublime tableau! Cette jeune femme pâle et vêtue de noir, mettant d'une main tremblante l'anneau nuptial au doigt mutilé d'un mourant; cet époux qui peut-être dans le moment aura cessé de vivre, et qui, épuisé de faiblesse, assiste à peine à son bonheur; l'émotion du prêtre qui les bénit, ces femmes à genoux, les larmes qui coulent des yeux de tous ces blessés, quoi de plus touchant, de plus solennel!

Lorsque la cérémonie fut terminée :
« Maintenant , dit Zdzislas en s'adres-
» sant aux chirurgiens , vous pouvez
» disposer de moi ; je suis prêt. » Puis
ôtant de sa main fracassée l'anneau
qu'Angélique venait d'y mettre :
« Reprends-le , ajouta-t-il après l'avoir
» porté à ses lèvres. Reprends-le,
» femme adorée , ce cher et précieux
» anneau. »

— « Oui , s'écria Angélique , 'je le
» reprends , mais pour que des mains
» de mon époux il passe sur l'autel de
» la patrie. Révérend père Ambroise ,
» recevez-le. Je le consacre à la cause
» de la liberté. Nos frères , nos fils , ont
» fait à la Pologne l'offrande de leur

» sang ; notre offrande , à nous autres
» femmes , la voici. »

Cette action d'Angélique et les paroles qui l'avaient accompagnée se répandirent bientôt au dehors. Toutes nos Polonaises , électrisées par l'exemple de la jeune patriote , donnèrent leurs anneaux au trésor national. C'est de l'or de ces bijoux que l'on fabriqua les premières décorations , au nombre de 40 , accordées à nos braves , ainsi que ces belles médailles (ii) destinées à rappeler sans cesse à l'Europe ce que l'amour de la patrie et de l'indépendance peut inspirer de nobles sacrifices et de sublimes dévouemens.

Au moment où les chirurgiens se

disposaient à faire l'amputation, on voulut engager Angélique à quitter la salle; mais elle ne voulut point abandonner Zdzislas. « Je suis son épouse , » dit-elle ; je dois et je veux rester » auprès de lui. Le courage ne me » manquera pas , et ma présence lui » donnera celui dont il a besoin. »

Mais elle avait trop compté sur ses forces , la tendre femme; et lorsqu'elle vit les chirurgiens appliquer les instrumens sur le bras de son époux , elle s'évanouit.

L'opération eut tout le succès qu'on en avait espéré. Zdzislas , aussitôt que son état put le permettre , fut trans-

porté chez les parens de sa femme. Oh ! que de soins et d'amour l'entourèrent pendant sa longue convalescence ! Angélique et son père ne le quittaient pas, et c'était chaque jour entre eux trois, les entretiens les plus doux, les projets les plus séduisants. Puis Zdzislas racontait au vieillard les combats dont il avait été témoin, les dangers qu'il avait courus, les exploits de ses frères d'armes. — « O mon fils ! » disait M. R... en lui montrant le vieux sabre de Kosciuszko, que Zdzislas avait fait suspendre à côté de son lit ; « je savais bien que tu deviendrais un » héros. Celui-là, ma chère Angélique, peut dire qu'il t'a bien méritée. » Aussi combien tu dois l'aimer ; tu

» trouve donc qu'un bras de moins
» ne le défigure pas?

— « Son bras, répondit Angélique
» en souriant, je n'y pense pas : il
» l'a perdu pour la patrie. »

Hélas ! pourquoi cette aimable famille ne peut-elle jouir de son bonheur dans les lieux même qui l'avaient vu naître. Mais la malheureuse Varsovie, après de longs et héroïques efforts, retomba, par la trahison de l'infâme Krukowiecki (kk), au pouvoir de ses bourreaux. Zdzislas, Angélique et leurs parens, s'éloignèrent le cœur brisé, et furent chercher

quelque lointain asile où le bruit des cruautés de l'autocrate ne pût parvenir jusqu'à eux. C'est là que ces dignes patriotes se consolent du présent par l'espoir d'un avenir que tous leurs vœux implorent ; cet espoir est celui de tous les Polonais , de tous les hommes libres ; il doit se réaliser (II).

FIN.

Notes du traducteur.

Page 1 (a). *Varsovie* n'est la capitale du royaume de Pologne que depuis Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, grand-duc de Lithuanie et de Russie; c'est-à-dire depuis la fin du xvi^e siècle; avant cette époque c'était Cracovie. Cette dernière ville est aujourd'hui ville libre et république, sous la protection des trois monarques, d'Autriche, de

Prusse et de Russie ; mais dans cette dernière guerre de Pologne, sa neutralité a été violé par les armées du czar.

Page 13 (b). *La croix de Sainte-Anne* est une des trente-quatre décorations qui existent en Russie. Elle n'honore nullement celui qui la porte, car on l'accorde à tous indistinctement. On la voit sur la poitrine d'un espion, tout comme sur celle du czar. Un homme d'esprit a dit que la croix de Sainte-Anne était une courtisane qui se jette au cou de tout le monde.

Page 13 (c). *Belvédère*, maison de plaisance du grand-duc Constantin, frère du czar Nicolas, commandant en chef des troupes polonaises.

Page 14 (d). *Rozniecki*, général polonais, excellent instructeur de cavalerie, était jadis un bon et brave officier de l'école de Napoléon. Depuis il devint partisan des Russes, et même l'un des

principaux affidés de Constantin qui le nomma chef des gendarmes et de la police secrète. Dans la mémorable nuit du 29 novembre 1830, il n'échappa à la fureur populaire qu'à la faveur d'un déguisement. Il est aujourd'hui membre du conseil de l'empire pour les affaires de la Pologne.

Page 15 (e). *Le 3 mai*, jour anniversaire de la glorieuse constitution de la Pologne, qui parut le 3 mai 1791.

Page 15 (f). *Kosciuszko*, célèbre chef de la révolution polonaise de 1794. Il a aussi combattu pour l'indépendance de l'*Amérique* du Nord, et son nom brille à côté de ceux de *Washington* et de *Lafayette*.

Page 18 (g). *Dombrowski*, fameux général polonais, qui fut le premier chef des légions polonaises en Italie, sous Napoléon.

Page 18 (h). *Virtuti militari*. Cette décoration

polonaise et purement militaire fut créée par *Stanislas Auguste*, en 1792, et distribuée en 1794 par *Kosciuszko*; depuis la prise de *Varsovie* en 1831, les Russes la portent avec quelques petits changemens; c'est un moyen dont se servit *Nicolas* pour dénationaliser cette décoration vraiment nationale.

Page 33 (i). *Mazurek*, danse favorite et nationale des Polonais. Chaque province a une manière différente de l'exécuter; mais c'est à *Varsovie* et à *Léopol* qu'on la danse le mieux.

Page 37 (k) *Krolikarnia* (Garenne), charmant endroit à une lieue de *Varsovie*, sur la rive gauche de la *Vistule*.

Page 39 (l et m). *Powonзки*, camp où toute l'armée se réunissait chaque année pendant trois mois. Il y a aussi une église et un cimetière de *Varsovie*, qui portent ce nom.

Page 40 (n). Le *Pique-nique* est en Pologne, comme

autrefois en France, une soirée de carnaval, où chacun apporte son plat. Chez nous, ces soirées sont travesties et se terminent ordinairement par des courses en traîneau dans les environs; elles sont surtout en vogue dans les campagnes.

Page 44 (o). *Bielany*, couvent de Chartreux, entouré d'une jolie promenade. C'est un endroit fort pittoresque, située à une lieue et demie de *Varsovie*, au bord de la Vistule. De temps immémorial toutes les personnes de la ville s'y rendent régulièrement, chaque année, le lundi de la Pentecôte, pour y passer la journée au milieu de divertissemens de tout genre. *Bielany* est le *Long-champs* de *Varsovie*; c'est dans la forêt qui l'avoisine, que se vident les affaires d'honneur. Cette forêt, pleine de sites vraiment délicieux, est célèbre par le serment que le brave général *Uminski* et les autres membres de la société patriotique polonaise y prêtèrent à la patrie, le 3 mai 1822.

Page 45 (p). *Wilna*, capitale du grand-duché

de Lithuanie. Les élèves de l'Université de cette ville se sont distingués, pendant la dernière guerre de l'indépendance par leur patriotisme et leur dévouement.

Page 52 (q). *Nowosilcow*, sénateur russe, et *Pelikan*, recteur de l'Université de *Wilna*, se sont rendus fameux par leurs cruautés et leur conduite à la fois atroce et lâche envers la jeunesse polonaise.

Page 53 (r). *Mickiewicz*, fameux poète polonais.

Page 53 (s). *Bobruysk*, forteresse russe, où l'on renferme principalement les criminels d'état.

Page 95 (t). La *princesse de Lowiez*, née de *Grudzin'ska*, polonaise, épouse du Césarewitz Constantin.

Page 96 (u). Les *Carmes de Leszno*, prison d'état, où l'on jetait, depuis 1821, les personnes poursuivies pour leur patriotisme et leurs opinions,

et même par suite de quelque vengeance particulière. C'était une véritable Bastille. Là furent détenus *Soltyk*, ce vétéran de la liberté, tant de fois victime de son patriotisme. Père de l'auteur de l'ouvrage inappréciable dont nous parlerons dans la note (dd), et encore *Malachowski*, *Plichta Zablocki*, *Krzyzanowski*, *Lukasinski*, *Dobrogoyiski*, *Tarnowski*, et tant d'autres hommes chers à la Pologne. On y retient encore même aujourd'hui les patriotes, qui après la prise de *Varsovie* n'ont pu échapper à la vengeance des Russes; de ce nombre est le fameux *Niemoiewski*.

Page 104 (v). *Lubowidzki*, vice-président de la police de *Varsovie*, Polonais de naissance, mais Russe de cœur et d'ame.

Page 108 (x). *Zamosc*, forteresse polonaise, où le gouvernement russe avait fait construire des casemates et des cachots pour les prisonniers d'état.

Page 110 (y). L'abbé Delille a rappelé dans ses vers cet intéressant épisode de la captivité de Pélisson. (*L'Imagination*, poëme).

Page 131 (z). Il est ici question du jugement de la diète, en 1827, contre les prisonniers d'état; jugement mémorable par l'héroïsme qu'y montra le palatin Bielinski, président de la haute cour nationale, et par la conduite de Vincent Krasinski qui, de brave colonel de la garde impériale de Napoléon, était devenu un vil serviteur de Constantin.

Page 142. *Chlopicki*, ancien général polonais, célèbre du temps de Napoléon, fut nommé dictateur en 1830. Par une générosité mal placée, il permit au grand-duc Constantin de retourner en Russie avec une armée de 8 à 9,000 hommes, composée des meilleures troupes russes, et à laquelle il laissa emporter ses armes, ses bagages, ses caisses et ses munitions. Les barbares emmenèrent avec eux, enchaîné à un de leurs canons, le

patriote *Lukasinski*, que son dévouement à la cause de la liberté a rendu en Pologne l'objet de la vénération générale. Voyez l'excellent ouvrage de M. Joseph Straszewicz, intitulé : *les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 novembre 1830.*

Page 152 (aa). Le combat de *Liwiec*, le 11 février 1831. Un bataillon du 7^e de ligne, commandé par le brave capitaine *Teodor Wysocki*, avec un escadron et deux canons, y défendit pendant vingt-quatre heures le passage à un corps de 6,000 hommes. (Voyez *Soltyk*, chap. XIII.)

Page 152 (bb). Le combat de *Wawer*, le 19 février 1831, et où le général Rohland montra tant de courage et de sang-froid. (Voyez *Soltyk*, chap. XIII.)

Page 160 (cc). *Le sabre* est l'arme favorite des Polonais. L'on sait que, par son testament, l'empereur Napoléon avait légué au roi de Rome le

fameux sabre de Jean III Sobieski, roi de Pologne, sauveur de Vienne et de la chrétienté.

Page 161 (dd). L'ouvrage du général d'artillerie Roman, polonais, comte de *Soltyk*, sur l'histoire de la révolution de Pologne, intitulé la *Pologne*, édité par M. *Pagnerre*. Cet excellent ouvrage, qui vient de paraître, se fait surtout remarquer par son exactitude et sa véracité. C'est une reconnaissance que nous devons à ce brave général, digne fils du père dont nous venons de parler dans la note sur les prisons d'état.

Page 163 (ee). Qu'il me soit permis de rendre un public hommage aux dames polonaises, qui, par les sacrifices de tout genre qu'elles ont faits à la cause nationale, ont acquis des droits éternels à la reconnaissance de la patrie et à l'admiration de l'Europe : presque toutes transformées en sœurs hospitalières, devinrent, pour nos blessés une seconde Providence. Quelques-unes même, telles que Joséphine *Ostrowska*, Julie *Léopold* et autres suc-

combèrent victimes de leur noble et généreux dévouement; mais leurs noms resteront gravés dans le cœur de tous les Polonais. Surtout des dames *Hoffmann*, *Krysinska*, *Thérèse Kieka*. Je citerai encore parmi tant d'autres, *Potocka*, *Nakwaska*, *Skrzynecka*, *Oginska*, *Ostrowska*, *Krosnowska*, *Szczaniecka*, *Rautensztrauch*, *Niemoiewska*, *Sowinska*, *Wolowska*, *Bronikowska*, *Kicka*, *Tomicka*, *Pilsudzka*, *Wolowicz*, *Wodzinska*, *Lopacinska*, *Jerowska*, *Wielohurska*, *Dunin*, *Przepalkowska*, et tant d'autres. On a aussi vu des femmes combattre dans nos rangs: qui n'a entendu parler de *Tomaszewska*, *Rassanowicz*, *Plater*, *Zubr*, et tant d'autres dont les noms m'ont échappé?

Page 171 (ff). La bataille de *Stoczek*, remportée par le fameux général *Dwernicki*, surnommé le fournisseur de canons. (*Gob-canon*. Voyez *Soltyk*.)

Page 172 (gg). La bataille de *Grochow*, ou

Praga, fut livrée sous les murs de la capitale, le 25 février 1831, par les anciennes troupes polonaises. Un mois après qu'eut été prononcée la déchéance de la famille des *Romanow*. (Voyez *Soltyk*, chap. XIII.)

Olszynka, petite forêt d'aulnes, célèbre par la bataille du 25 février. Nos troupes s'en rendirent maîtresses à plusieurs reprises, quoique l'ennemi fût de beaucoup supérieur en nombre. Nos dames portent, comme reliques nationales, des étuis, des croix, des bagues et autres bijoux faits de l'écorce ou du bois des arbres de cette forêt.

Page 181 (ii). *Médailles*. Ducats frappés au timbre des ducats de Hollande et ayant la même valeur. Ils se distinguent de ceux de La Haye, de *Berlin*, de Naples, par un petit aigle polonais placé à gauche du *hérald d'armes*.

Page 184 (kk) *Krukowiecki*, général polonais, élu président du gouvernement national peu de

temps avant la prise de Varsovie. Il abusa de la confiance publique, en livrant par lâcheté la capitale aux Russes, après un assaut de deux jours. (Voyez *Soltyk*, chap. 28).

Page 185 (II). Les débris de notre armée polonaise furent conduits en Prusse par le brave général en chef Rybinski. Lisez son dernier ordre du jour à l'armée, qui peut servir de manifeste politique. (Voyez l'ouvrage de *Soltyk*, chap. XXIX p. 471, et de *Straszewicz. Les Polonais et les Polonaises de la révolution.*)

I have been a member of the Society for the last ten years and have
 been a constant attendant at all our meetings. I have seen the
 fruits of the Spirit in the hearts of many of our members and
 have seen the power of the Holy Spirit in the hearts of many of our
 converts. I have seen the love of God in the hearts of many of our
 members and have seen the power of the Holy Spirit in the hearts of
 many of our converts. I have seen the love of God in the hearts of
 many of our members and have seen the power of the Holy Spirit in
 the hearts of many of our converts. I have seen the love of God in
 the hearts of many of our members and have seen the power of the
 Holy Spirit in the hearts of many of our converts. I have seen the
 love of God in the hearts of many of our members and have seen the
 power of the Holy Spirit in the hearts of many of our converts.

I have been a member of the Society for the last ten years and have
 been a constant attendant at all our meetings. I have seen the
 fruits of the Spirit in the hearts of many of our members and
 have seen the power of the Holy Spirit in the hearts of many of our
 converts. I have seen the love of God in the hearts of many of our
 members and have seen the power of the Holy Spirit in the hearts of
 many of our converts. I have seen the love of God in the hearts of
 many of our members and have seen the power of the Holy Spirit in
 the hearts of many of our converts. I have seen the love of God in
 the hearts of many of our members and have seen the power of the
 Holy Spirit in the hearts of many of our converts. I have seen the
 love of God in the hearts of many of our members and have seen the
 power of the Holy Spirit in the hearts of many of our converts.

Souscription.

Alexandre Dumas.

OEUVRES COMPLÈTES.

6 vol. in-8°,

Imprimés sur beau papier vélin satiné ornés de beaux dessins de MM. *Johannot frères, Boulanger, etc.*, gravés par les premiers artistes.

CONTENANT :

THÉÂTRE : 4 volumes in-8°. (Henri III, Antony, Stockolm et Fontainebleau, Charles VII chez ses grands vassaux, Richard d'Arlington, Térésa, l'Échelle des femmes, Henri VIII; ces deux derniers drames non encore représentés.)

MÉLANGES, 1 volume, comprenant : le Cocher de Cabriolet, la Rose Rouge, le Bal Masqué, le Maître d'Armes (inédit) et autres morceaux non publiés.

POÉSIES : 1 volume.

Cette publication aura lieu par livraison d'un volume; la première paraîtra le 15 mai prochain et les autres volumes suivront de mois en mois. Le prix de chaque volume est de 8 fr. pour MM. les souscripteurs.

La souscription est ouverte dès à présent, on souscrit sans rien payer d'avance.

Pour paraître le 1^{er} Mai 1855.

—
André Chénier.

POÉSIES,

OEUVRES POSTHUMES.

Deux volumes in-8° imprimés sur papier vélin superfin, orné de deux beaux dessins, nouvelle édition corrigée et augmentée de plusieurs pièces *entièrement inédites*.

Prix 45 francs et 48 francs par la poste.

(NOTA.) Le décret de germinal, an () par une disposition bizarre, oblige les propriétaires d'œuvres posthumes des auteurs morts, à les publier séparément de celles acquises, au domaine public. Une seule pièce de vers, d'André Chénier, se trouve dans ce dernier cas, c'est celle intitulée : *le Jeu de Paume*, nous la donnerons séparément à nos souscripteurs, papier et impression semblables aux deux volumes et paginés de façon à ce qu'ils puissent l'y joindre eux-mêmes.

—
Mademoiselle Élisabeth Mercœur,

(DE NANTES.)

QUATRE AMOURS,

Roman de mœurs,

Un volume in-8°, prix 7 fr. 50 cent. La publication de cet ouvrage aura lieu le 20 mai prochain.

Pour paraître le 15 Avril.

Madame Desbordes Valmore.

LES PLEURS,

Nouveau recueil de poésies inédites, avec une préface
par M. *Alexandre Dumas*.

Un beau volume in-8° imprimé sur papier surfin vélin ;
orné d'un dessin de M. Alfred *Johannot*, gravé à l'eau
forte, par M. *Mauduit*.

Prix 7 francs 50 cent. et 9 francs *franco*.

Sous presse, du même Auteur.

L'ATELIER D'UN PEINTRE, 4 volume in-8°.

TROIS JEUNES FILLES, 4 volume in-8°.

ISOLIER OU LE DROIT D'AÎNESSE, 4 volume in-8°.

UNE ANTIPATHIE, 4 volume in-8°.

DEUX SOEURS, 4 volume in-8°.

ESQUISSE

DE

L'ÉTAT D'ALGER,

Considéré sous les rapports politique, historique et civil, contenant un Tableau statistique sur la géographie, la population, le gouvernement, les revenus, le commerce, l'agriculture, les arts, les manufactures, les tribus, les mœurs, les usages, le langage, les événemens politiques et récents de ce pays, par *William Shaler*, consul général des États-Unis à Alger; traduit de l'anglais et enrichi de notes par *M. X. Bianchi*, secrétaire interprète du Roi, membre de la commission centrale de la Société géographique de Paris, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres; AVEC UN PLAN D'ALGER, du port, des fortifications et d'une partie de la rade, dressé d'après les documens officiels et rectifié sur les lieux mêmes par le traducteur (*M. Bianchi*), lors de la mission de M. le contre-amiral, comte de la Bretonnière, auprès de la Régence d'Alger, en juillet 1829, à laquelle il était adjoint. Un beau volume in-8°. 9 fr.

Cette traduction fut faite par ordre de M. de Bourmont, lors des préparatifs de la campagne d'Alger. Dès qu'elle parut, les différens ministres de l'époque s'empressèrent d'y souscrire. L'armée française y a trouvé de précieux renseignemens qui ont aidé à la conquête de cette importante colonie.

Cet ouvrage est épuisé; il n'en reste que quelques exemplaires.

Ouvrages classiques d'après la Méthode Jacotot.

GUIDE COMPLET

THÉORIQUE ET PRATIQUE

Pour apprendre sans Maître

LA

LANGUE ESPAGNOLE,

CONTENANT :

Le premier livre de Télémaque, traduit en espagnol avec le texte français en regard, accompagné du figuré de prononciation et suivi d'une traduction interlinéaire. PRÉCÉDÉ 1° d'une introduction à la méthode; 2° d'un précis de son application à l'étude des langues; 3° d'un guide pratique pour l'étude de la langue espagnole; 4° du mécanisme de la prononciation; 5° de l'accent; par le colonel S. DE ROTALDE.

In-8°. Prix 2 fr. 50 cent., et 3 fr., franco.

On vend séparément le premier Livre

DE

TÉLÉMAQUE,

Traduction en regard et interlinéaire, avec le figuré de prononciation.

Prix : 1 franc 50 centimes.

L'enseignement universel consiste à faire *avec réflexion* lorsqu'on veut s'instruire dans une science quelconque ce que la nature nous fait faire *avec une sorte d'instinct*, lorsque nous nous y trouvons forcés.

M. *Jacotot* a réduit en système cette marche de la nature que suivent les enfans pour parler leur langue maternelle et les hommes ignorans pour apprendre la langue du pays où ils se trouvent. En effet, ne rencontrons-nous pas chaque jour des hommes qui ne savent pas même lire et qui cependant parlent plusieurs langues? Il n'est pas un de nos vieux soldats qui ne sache la langue du pays où il a porté ses armes victorieuses.

C'est qu'une langue est un art pratique, et qu'un tel art s'apprend d'abord par l'usage, sauf à le rectifier ensuite d'après les règles *arbitrairement* établies ou de *convention*.

L'enseignement universel est donc un immense bienfait, puisqu'il résout la grande question d'économie en fait d'éducation. En proclamant l'émancipation intellectuelle, M *Jacotot* a rendu à l'espèce humaine sa dignité; puisqu'il a prouvé par des résultats surprenans, mais incontestables, que la science n'est pas communiquée à un homme par un autre homme et que celui qui *veut* peut tout *apprendre seul*, sans recourir à l'aide d'une intelligence étrangère.

Si on n'est pas encore unanimement d'accord sur l'*universalité* de la méthode, du moins il n'est personne aujourd'hui qui ose contester son incomparable supériorité, ses procédés simples et rapides dans son application à l'*étude* des langues.

LANGUE ALLEMANDE.

Un vol. in-12, prix 2 fr.

LANGUE ANGLAISE.

Un vol. in-12, prix 1 fr. 50 c.

LANGUE MATERNELLE.

(LANGUE FRANÇAISE.)

Un volume in-8°, prix 2 fr. 50 cent.

ARITHMÉTIQUE.

Un vol. in-8°, prix 2 fr. 50.

MATHÉMATIQUES.

Un vol, in-8°, prix 2 fr.

PREMIER LIVRE

DE TÉLÉMAQUE.

En Français, in-8°	50 cent.
En Latin, in-12	4 fr. 25 cent.
En Anglais, in-12	4 fr. 50 cent.
En Allemand, in-12	2 fr.
En Italien, in 8°	4 fr. 50 cent.
En Espagnol, in-8°	4 fr. 50 cent.
En Grec ancien, in-12	2 fr.



34
57
19

COURS COMPLET
D'ÉDUCATION,

d'après la Méthode Jacotot,

A L'USAGE DES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE QUI VEULENT
INSTRUIRE EUX-MÊMES LEURS ENFANS.

Chaque partie se vend séparément.

Lecture ; 4 volume in 18 ,	75 cent.
Langue Maternelle ; 4 volume in-18,	75 cent.
Grammaire ; 4 volume in-18,	75 cent.
Histoire ; 4 volume in-18,	75 cent.
Improvisation ; 4 volume in-18,	1 fr.
Langue anglaise ; 4 volume in-18,	75 cent.
Langue Latine ; 4 volume in-18,	75 cent.
Dessin et Peinture ,	75 cent.

Sous Presse :

GUIDE COMPLET

THÉORIQUE ET PRATIQUE

Pour apprendre sans Maître

LA MUSIQUE.

Par la méthode Jacotot.

Un volume in-8°, Prix 2 fr. 50 c.

